

“ La Petite Bibliothèque ” / 1 / 7

Série D.

Art et Littérature.

Ce que racontent Monnaies et Médailles

Les Origines de la Monnaie — Son Histoire et sa Fabrication — Systèmes monétaires — L'Art monétaire : les Artistes et les Œuvres — Médailles et Médailleurs célèbres

PAR

JEAN D. BENDERLY

NOMBREUSES ILLUSTRATIONS ET UNE CARTE

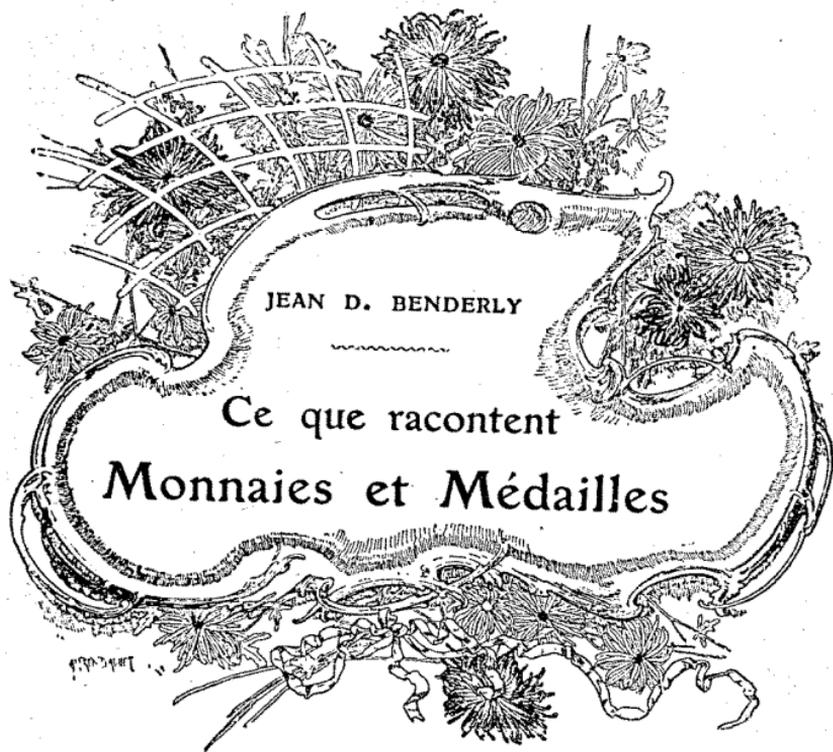


❖ Librairie Armand Colin ❖

Rue de Mézières, 5, PARIS

1911

Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays.



La petite Bibliothèque,

JEAN D. BENDERLY



Ce que racontent
Monnaies et Médailles



Ce que racontent Monnaies et Médailles

Avant-propos.

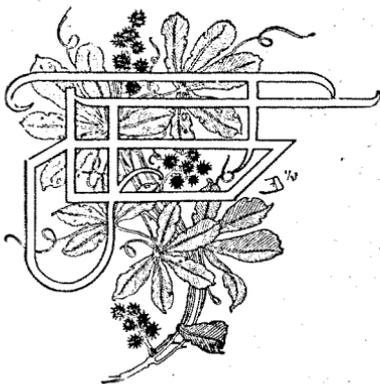
Ce n'est pas en quelques pages qu'on pourrait traiter une question comme celle des monnaies et médailles, à un moment où la science qui les concerne, la Numismatique, forme un ensemble imposant de spécialités dont chacune comporte une bibliographie considérable. Ce petit livre n'est donc qu'un résumé des données les plus générales, puisées dans les meilleurs ouvrages, et que l'auteur s'est efforcé d'exposer aussi clairement, aussi agréablement que possible.

Il espère contribuer à propager le goût de ces petites choses nullement ennuyeuses, ainsi qu'on en préjuge généralement, mais passionnantes quand on a fait leur connaissance et qui s'appellent les médailles.

On ne saurait leur faire un grief de toutes ces nomenclatures, ces classifications, en un mot, de cette forteresse de gros livres, utiles assurément mais peu récréatifs, et dont l'aspect austère intimide.

Reproche-t-on aux fleurs la botanique?

Par leur beauté et leurs nombreux rapports avec la vie, par tout ce qu'elles évoquent et suggèrent, les médailles s'adressent à tout le monde et non aux seuls savants. C'est sous ce jour que l'auteur, qui est lui-même tout le contraire d'un spécialiste, a entrepris de les présenter au lecteur.





PREMIÈRE PARTIE

La Monnaie.

I

Origines de la Monnaie.

« Si chacun, dit Jean-Baptiste Say, créait tous les produits dont il a besoin et les consommait, il n'y aurait point d'échanges proprement dits. »

En d'autres termes, l'échange est né de la division du travail.

C'est du jour, en effet, où il s'est spécialisé, où il n'a plus créé qu'une partie de ces produits, voire qu'un seul, que l'homme s'est vu dans l'obligation de recourir à l'échange pour pouvoir se procurer ceux qui lui manquaient; c'est l'origine du commerce.

Les premiers échanges s'effectuaient par le moyen du troc pur et simple : on échangeait directement marchandise contre marchandise, ainsi que cela se pratique de nos jours encore chez les sauvages.

Cependant, tout en allant, il s'établissait des préférences; telles choses se trouvaient répondre mieux que d'autres aux besoins ou aux désirs; on commençait à se rendre compte de l'utilité qu'il pouvait y avoir à établir leur valeur respective. Mais cela nécessitait une base d'évaluation : il fallait, pour

4. Ce que racontent Monnaies et Médailles.

pouvoir calculer ces différentes valeurs, une mesure qui leur fût commune. Aussi se mit-on d'accord pour adopter une marchandise particulière qui pût servir d'étalon, d'échelle générale de la valeur de toutes les autres. Et comme on était alors entièrement absorbé par la vie pastorale, le choix se porta tout naturellement sur le bétail et particulièrement le bœuf et le mouton.

De ce jour le commerce entra dans une phase nouvelle. Toute chose valant désormais un certain nombre de bœufs et de moutons, on en vint à échanger les produits, non plus les uns contre les autres, mais contre ces animaux mêmes qui devinrent ainsi une sorte de monnaie.

Nous en trouvons des exemples dans Homère. Ainsi il est dit dans l'*Iliade* que chacune des franges d'or qui bordaient la fameuse Egide d'Athèna valait cent bœufs. Plus loin, nous voyons Achille vendre pour ce même prix de cent bœufs son captif Lycaon; et quand le fils de Pélée décerne les prix dans les jeux autour du corps de Patrocle, ceux de la lutte sont un trépied d'airain, estimé douze bœufs, et une femme habile aux travaux, valant quatre bœufs. Ce dernier prix ne laisse pas que de surprendre de la part de gens qui depuis dix ans guerroyaient à cause d'une femme; mais il ne s'agit là que d'une captive, d'une esclave.

Le souvenir de cette coutume des premiers temps se retrouve encore dans les mots mêmes qui, par la suite, ont servi à désigner la monnaie véritable : les peuples latins l'appelaient *pecunia*, de *pecus*, bétail, et qu'est-ce que ce mot de « roupie », employé de nos jours encore aux Indes, sinon un dérivé du sanscrit *rūpa* qui signifie également bétail?

C'est à ce souvenir aussi que se rattache le nom de « bœuf », donné par les Grecs à la monnaie. Ne disaient-ils pas de quelqu'un dont on avait acheté le silence : « Un bœuf a passé sur sa langue » ?

..

Mais le monde se civilisait : la vie pastorale avait fait son temps. L'homme se passionnait pour la terre, la remuait dans tous les sens, en extrayait des matières diverses qu'il façonnait d'une main déjà experte. Éparse sur de plus grands espaces de territoire, la famille humaine créait des centres nouveaux, multipliait les marchés : c'est de pays à pays qu'on trafiquait maintenant, de peuple à peuple. Le bétail devenait un bien pauvre moyen, et combien incommode ! Songez donc ! De nos jours on transporte sans peine une fortune entière, souvent un portefeuille y suffit ; mais trainer une somme importante, à une époque où tout se chiffrait par bœufs et par moutons, quelle aventure ! Voit-on d'ici le riche marchand regagnant son pays avec le produit de ses ventes, tout ce numéraire mugissant et bêlant qu'il fallait pousser devant soi à grand renfort de serviteurs ? Assurément le tableau ne devait pas manquer de pittoresque.

Il y a plus : « Il faut absolument, dit M. Mommsen, que la valeur de la matière qui doit servir de point de comparaison soit aussi peu variable que possible ; il faut aussi que cette matière ou cette denrée ne soit pas soumise à la reproduction, et surtout qu'elle ne soit pas indispensable aux besoins matériels les plus urgents ».

C'est pourquoi les hommes, plus expérimentés,

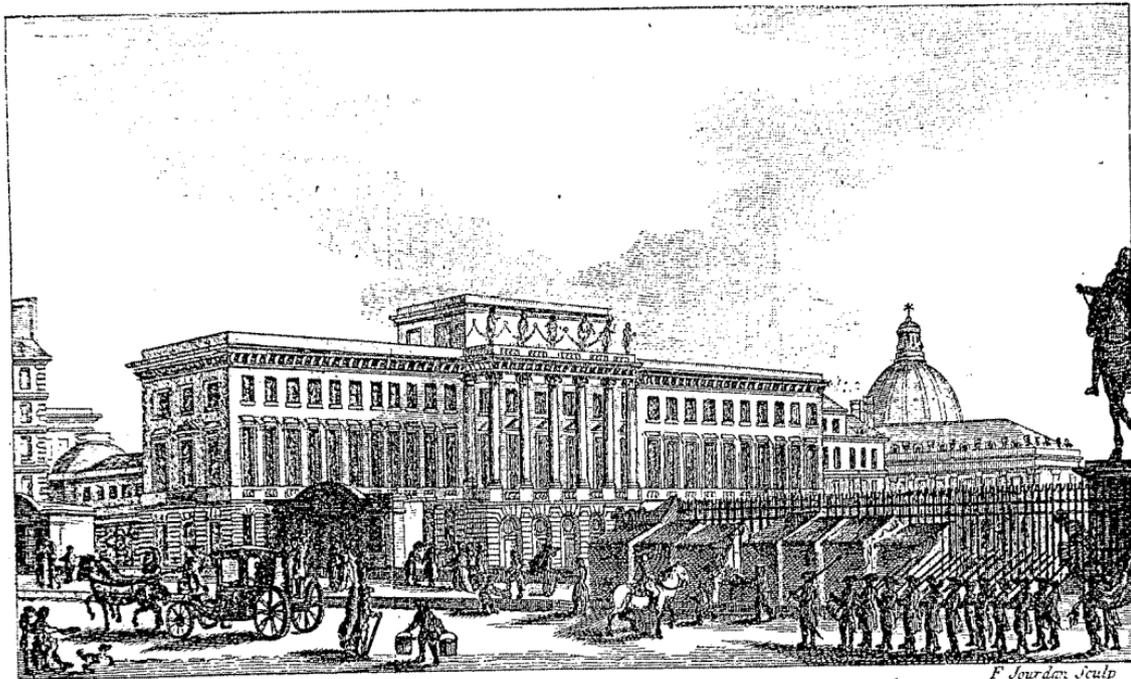
recherchèrent cette fois une matière qui, par ses qualités propres, pût satisfaire à toutes ces exigences; leur choix se porta sur les métaux, et encore, après des essais divers, s'arrêtèrent-ils de préférence aux deux plus précieux : l'or et l'argent. Indépendamment de leur beauté et de leur éclat, ces deux métaux sont, en effet, les plus solides, les plus inaltérables et, par conséquent, les moins sujets à la variabilité et à l'usure. De plus, ce sont les seuls qui, pouvant réunir le plus de valeur sous le moins de volume, permettent de transporter facilement de grandes sommes; enfin et surtout ils ont le grand avantage d'être rares, « ce qui les rend impropres aux usages domestiques et les préserve ainsi d'une des causes de fluctuation qui influe le plus sur la valeur des autres métaux¹ ».

L'usage de l'or et de l'argent comme instruments d'échange remonte à la plus haute antiquité. Chaque peuple employa celui de ces métaux qu'il trouvait chez lui en plus grande quantité : l'Asie, l'or; la Grèce, l'argent; et ce ne fut guère qu'en Italie, où l'on connaissait à peine l'or et où l'argent était extrêmement rare, que l'on utilisa le cuivre, très abondant dans le pays.

Cette innovation offrait trop d'avantages pratiques pour ne pas être universellement adoptée. Cependant elle n'abolit pas entièrement l'usage du bétail, que nous voyons assez longtemps encore servir aux échanges parallèlement aux métaux.

Ainsi, par exemple, les Grecs de l'*Illiade* achètent le vin de Lemnos qui avec de l'airain et du fer, qui avec des bœufs. Et à Rome, jusque vers le milieu du

1. Mommsen-Blacas.



Thierry Del.

F. Jourdan Sculp.

VUE DE L'HÔTEL DES MONNOYES
Prise de dessus le Pont neuf

v^e siècle avant notre ère, on pouvait encore payer le prix d'une amende en bœufs et en moutons : les petits délits étaient taxés deux moutons, les grands jusqu'à trente bœufs.

*
* *

Les métaux qui servaient aux échanges affectaient les formes les plus diverses.

En Égypte on les employait soit à l'état brut, soit, plus fréquemment, sous forme d'anneaux plats ou de lamelles de différentes grandeurs qu'on nommait *tabnous*. La forme du *tabnou* nous est donnée par le signe hiéroglyphique qui servait à écrire ce mot $\partial \Sigma$, et qu'on a également, mais à tort, lu *outen*.

Chez les Chaldéens et les Assyriens, les formes courantes étaient des lingots ou des barres.

En principe, la forme n'avait aucune importance, attendu que le métal n'était, au fond, qu'une simple marchandise qu'on estimait au poids.

Sans doute fut-on amené par la suite à perfectionner ces lingots et ces barres, à graduer ces *tabnous*, afin d'éviter d'avoir continuellement à les rogner pour parfaire le poids : malgré tout cela, il fallait toujours les vérifier à la balance.

Le *tabnou* n'était pas une monnaie, c'était un poids¹. Il valait dix *kits* ou *kats*.

Il en était de même du sicle.

Ainsi il est dit dans la Bible qu'Abraham *pesa* à Éphron 400 sicles d'argent tel qu'il avait cours chez les marchands.

1. Le *tabnou* pesait environ 95 grammes. D'après des documents conservés au Musée Britannique, une mesure de blé valait 7 *tabnous* de cuivre ; un chevreau, 2 *tabnous*.

Mieux encore : David donne à Ornan 600 sicles, au poids.

En effet, le sicle ou *sheqel*, dont plus tard Darius fera l'unité de sa monnaie d'argent, n'était encore à cette époque que l'unité du système pondéral assyro-babylonien¹. Ce système tout sexagésimal découle selon toute probabilité de ce que les Babyloniens avaient divisé le jour et la nuit en 24 heures de 60 minutes, 60 secondes : nous n'y avons rien changé depuis. Leurs poids s'établissaient sur deux séries : la série forte ou poids du roi, et la série faible ou poids du pays, qui équivalait à peu près à la moitié. Ces poids étaient : le talent ou *bilat*, la mine ou *mana*, le sicle ou *sheqel*. Le talent valait 60 mines, la mine 60 sicles.

C'est un poids aussi que le demi-talent d'or qu'Achille, dans l'*Illiade*, promet comme prix de la course.

Il serait oiseux d'énumérer ici les différents systèmes pondéraux de la Grèce. Disons seulement que dans le système attique le talent valait 60 mines, la mine ou *maná* 100 drachmes, la drachme 6 oboles.

*
* *

Faut-il donc croire, avec M. Mommsen, que la monnaie, en dépit de toutes les facilités qu'elle peut apporter au commerce, n'est pas une chose indispensable?

Peut-être. Toujours est-il que de grands et puissants pays comme l'Égypte pharaonique, la Chaldée, l'Assyrie, qui ont traversé tant de siècles de prospé-

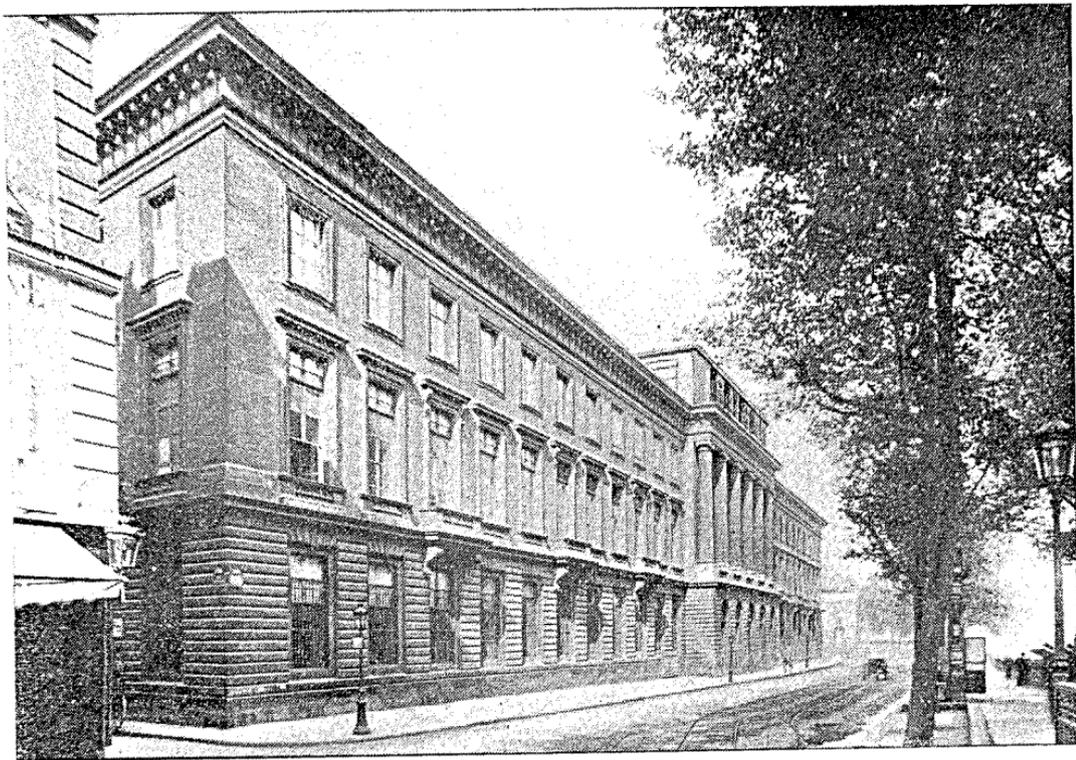
1. Le sicle pesait 8 gr. 415.

rité, qui ont eu des relations commerciales des plus étendues, l'ont complètement ignorée : car, pas plus là que chez les Grecs d'Homère et les Hébreux, on ne trouve la moindre trace de ce qui peut s'appeler la monnaie.

Ce qui, en effet, constitue la monnaie, ce qui confère à un morceau de simple métal ce caractère particulier, c'est la garantie *officielle* de son poids, de son titre, de sa valeur, garantie certifiée par un signe visible : l'empreinte monétaire.

Dès lors toute vérification devient superflue; bien mieux, « les lois interdisent un semblable examen et la déclaration du gouvernement, exprimée par un type ou par un signe, revêt alors le caractère d'un jugement sans appel » (Mommson). Or, seule l'autorité publique pouvait inspirer assez de confiance pour faire accepter un numéraire sans contrôle et mettre fin à ces « perpétuels mesurages » dont parle Aristote. Encore fallait-il que ce numéraire fût authentiqué et que son caractère légal se traduisit par une marque extérieure. La monnaie n'existe donc véritablement que du jour où on eut l'idée d'apposer sur les métaux qui servaient aux échanges une empreinte officielle garantissant leur poids et leur titre.

Cette idée, qui nous paraît à nous si simple, on a mis longtemps à la trouver, car la monnaie ne date que du VII^e siècle avant Jésus-Christ; mais, une fois inventée, cette chose dont on avait pu se passer, qui ne semblait pas répondre à un bien grand besoin, rayonna rapidement dans le monde civilisé. Essentiellement faite pour circuler, puisqu'on ne cherche à l'acquérir que pour l'échanger de nouveau, elle a couru de tous côtés, et dès le VI^e siècle déjà nous la



LA MONNAIE DE PARIS. — VUE D'ENSEMBLE.

voyons dans toutes les cités grecques du littoral méditerranéen.

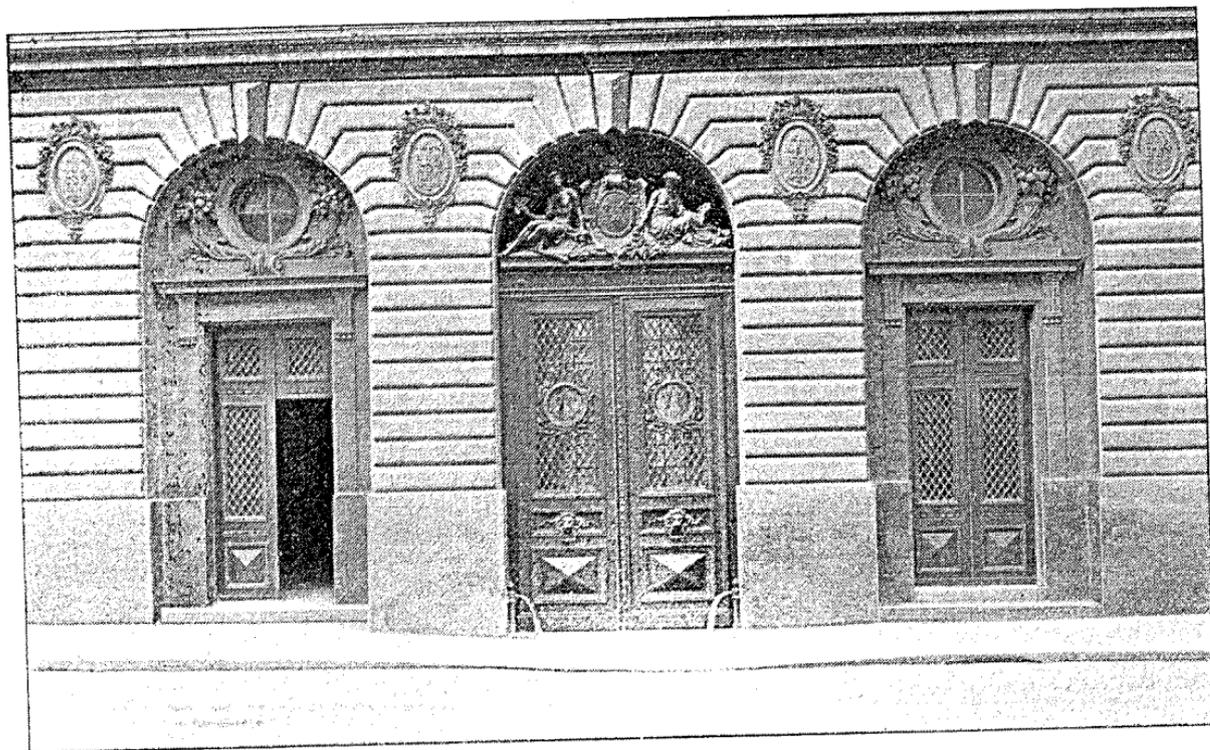
Qui pouvait, en effet, mieux contribuer à son expansion que cette quantité de colonies disséminées de tous côtés, qui devenaient à leur tour des centres, des foyers d'où de nouveau rayonnait l'hellénisme ? Importée de la mère-patrie, la monnaie se nationalisait, chacune de ces villes avait la sienne propre, qu'elle frappait elle-même et qu'elle employait dans son commerce avec les peuples avoisinants.

A l'est, la monnaie s'en alla par les îles de la mer Égée, dépassa le Pont-Euxin pour gagner le Bosphore Cimmérien ; à l'ouest, elle passa de l'Hellade en Italie et en Sicile, vint à Massalie et de là continua sur le littoral ibérique jusqu'aux Colonnes d'Hercule.

En même temps, partie des villes méditerranéennes de l'Asie Mineure, passant par les Lydiens et leurs conquérants les Perses, elle pénétrait dans l'intérieur de l'Asie et avec les conquêtes d'Alexandre arrivait jusqu'aux Indes. Ce sont les Perses qui l'introduisirent en Égypte où plus tard les Lagides achevèrent de l'implanter, cependant que de Sicile elle gagnait Carthage. Les Phéniciens ne l'adoptèrent qu'à l'époque des guerres médiques, et quant aux Juifs, leurs premières monnaies nationales ne datent que de la seconde moitié du ⁱⁱe siècle avant l'ère chrétienne ; jusque-là ils s'étaient contentés de celles des nations environnantes.

En Gaule, la monnaie fut introduite au ⁱⁱⁱe siècle avant J.-C. par les colonies grecques de Massalie et du nord de l'Espagne.

A Rome, elle n'apparaît que du temps des décemvirs. C'était une monnaie lourde et incommode, dont



LA MONNAIE DE PARIS. — L'ENTRÉE PRINCIPALE.

l'unité pesait environ une livre. L'argent n'y fut monnayé qu'au m^e siècle, et l'or bien plus tard.

Quand ils eurent à leur tour conquis le monde, les Romains propagèrent la monnaie partout où s'exerça leur influence. L'empire d'Occident et celui d'Orient contribuèrent, chacun de son côté, à l'étendre parmi les barbares. Puis ce furent les conquêtes arabes et les expéditions des Vikings ; enfin la découverte de l'Amérique et les grandes entreprises coloniales achevèrent son expansion.

Aujourd'hui, on la trouve dans tout le monde civilisé et même en Chine, où, cependant, l'emploi, dans les échanges, de métaux vérifiés à la balance, subsiste encore.

*
* *

Voilà pour l'invention, voyons maintenant à qui en revient l'honneur.

Il existait dans l'antiquité deux traditions à ce sujet.

L'une, s'appuyant sur un passage d'Hérodote ainsi conçu : « Les Lydiens sont les premiers des hommes qui, à notre connaissance, aient fait frapper de la monnaie d'or et d'argent », attribuait cette invention à Gygès, roi de Lydie (687-652 avant J.-C.).

L'autre, et c'était la plus accréditée en Grèce, prétendait que la première monnaie avait été frappée à Égine par Phidon, roi d'Argos.

Il faudrait, pour pouvoir se prononcer, savoir d'abord lequel de ces deux rois est antérieur à l'autre. Ce qui est certain, c'est que la monnaie a pris naissance à peu près à la même époque en Asie Mineure et en Grèce.

Mais les premières pièces d'Asie Mineure sont-

elles vraiment l'œuvre des Lydiens? D'après M. Babelon, leur attribution à Gygès et à ses successeurs antérieurs à Crésus ne repose sur aucune base positive : « Ces monnaies appartiennent en réalité au monnayage primitif de Milet, d'Éphèse et de Smyrne, à l'époque où ces villes grecques se trouvaient sous l'hégémonie des rois de Lydie. Le premier prince lydien dont on ait sûrement des monnaies est Crésus (561-546). »

C'est donc bien au génie grec que l'on doit l'invention de la monnaie. Quoi d'ailleurs de plus vraisemblable? Cette race intelligente et industrieuse n'était-elle pas tout indiquée pour une trouvaille de ce genre?

Mais, dira-t-on, les Phéniciens aussi étaient une race intelligente et industrieuse. Comment, eux qui ont inventé l'alphabet, ont-ils pu ne pas penser à la monnaie?

Cela tient à la nature même de leur commerce. La monnaie, en effet, n'est vraiment utile qu'entre peuples civilisés. Or, les Phéniciens trafiquaient de préférence avec des barbares, des sauvages, qui pratiquent généralement le troc et pour qui la monnaie ne devait pas représenter grand'chose : une arme, un bout d'étoffe ou une verroterie quelconque les intéressait certainement davantage. Aussi voyons-nous les Phéniciens adopter assez tard la monnaie. Mais ce commerce les obligeait à tenir des comptes nombreux, aussi eurent-ils plutôt l'idée de simplifier l'écriture.





II

Les Métaux et leur extraction.

Depuis que la monnaie existe, les métaux employés à sa fabrication ont toujours été les mêmes : l'or, l'argent et le cuivre, et encore ce dernier n'a guère servi que de monnaie d'appoint.

Cela tient à son peu de valeur en tant que matière première : il devient par là même une sorte de monnaie fiduciaire, c'est-à-dire qui n'a d'autre valeur que celle que lui attribue le gouvernement, comme par exemple le papier-monnaie, dont la valeur intrinsèque est nulle.

Cependant le cuivre a joué un rôle assez considérable en Italie. Ainsi, à Rome, où il avait primitivement servi à l'état de simples lingots — *l'æs rude*, — revêtus plus tard, sous Servius Tullius, d'une empreinte, sans cependant de garantie de valeur — *l'æs signatum*, — le cuivre, devenu monnaie sous les Décenvirs, a été pendant près de deux siècles encore l'unique numéraire employé. C'était ce qu'on appelait *l'æs grave* et dont l'unité, *l'as*, pesait une livre romaine, monnaie si incommode qu'il fallait des chariots pour la transporter, pour peu qu'on eût à faire un paiement important.

Ce n'est guère qu'en 269 avant Jésus-Christ, époque à laquelle elle achevait la conquête de l'Italie, que Rome, après avoir progressivement abaissé l'*as* jusqu'au douzième de son poids primitif, émit ses premières pièces d'argent.

En outre de l'or, de l'argent et du cuivre, les anciens employaient encore pour la monnaie un alliage, souvent naturel, d'or et d'argent, que l'on nomme *electrum*. C'est un or pâle, d'un beau brillant et que l'on considérait comme un métal véritable.

C'est l'*electrum* qui servit aux villes grecques d'Asie Mineure à fabriquer ces monnaies primitives attribuées à tort à Gygès. Crésus, qui estimait que le métal de la monnaie étalon doit être absolument pur, ne pouvait pas admettre une matière d'un titre aussi incertain : aussi l'écarta-t-il de son monnayage pour le remplacer par l'or pur et l'argent pur. Son exemple fut suivi par Darius et ses successeurs ; cependant l'*electrum* continua à être employé dans un certain nombre de cités et devint particulièrement célèbre à Cyzique et à Phocée, villes dont les monnaies couraient le monde. Puis son usage cesse, et nous ne le retrouvons plus par la suite.

On peut encore mentionner, comme ayant servi à la fabrication monétaire, le fer, la porcelaine, le cuir et même le verre ; mais de telles monnaies n'ont pu avoir qu'un caractère fiduciaire et doivent se ranger dans la catégorie des monnaies dites *obsidionales*, qu'on frappait dans les places assiégées pour suppléer à la rareté du numéraire et pour lesquelles on se servait des matières les plus grossières.

De nos jours, le nickel, plus propre et moins

encombrant que le cuivre, l'a déjà remplacé dans bien des pays, comme monnaie d'appoint.

*
*
*

Bien qu'ils n'eussent pas à leur service les moyens perfectionnés dont nous disposons aujourd'hui, les anciens pratiquaient l'extraction des métaux d'une manière très ingénieuse, et leurs méthodes n'étaient pas, somme toute, tellement éloignées de celles qu'on emploie de nos jours.

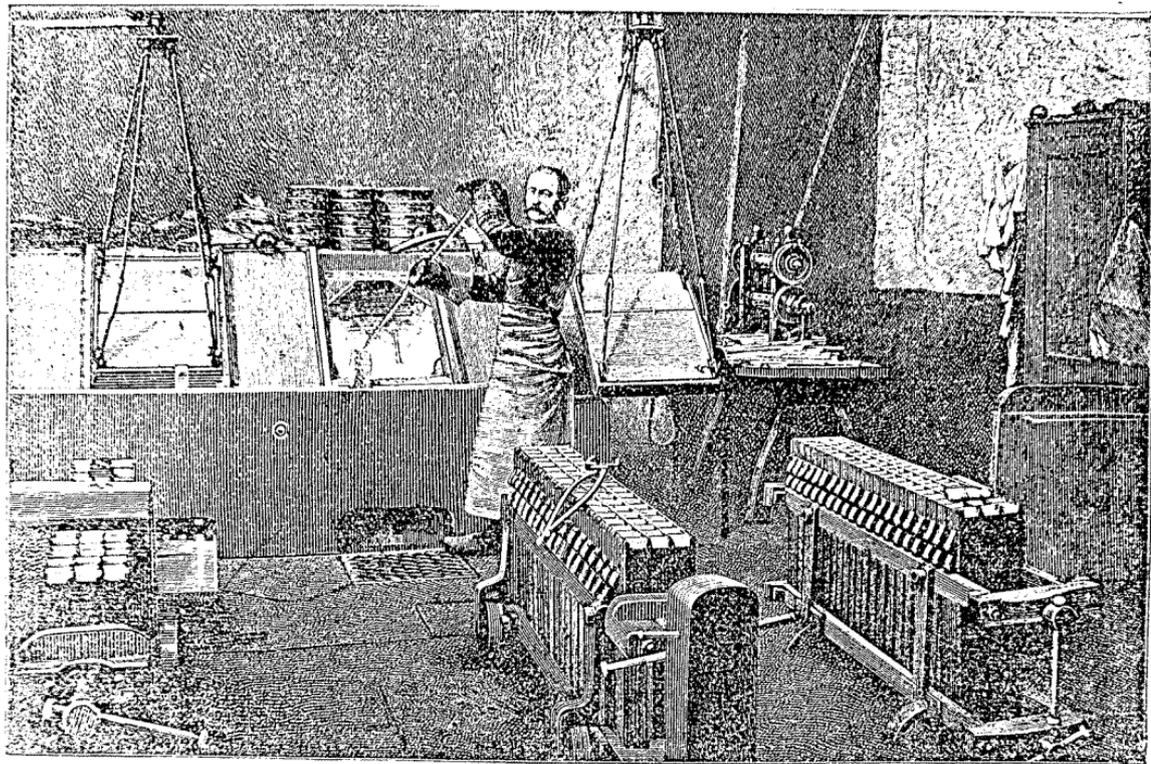
On a retrouvé dans les mines antiques bon nombre d'outils de fer et d'acier qui servaient aux mineurs : pics, pelles, marteaux, masses et coins de formes diverses. L'éclairage se faisait à l'aide de lampes à huile¹, et pour transporter le minerai on se servait de sacs en osier ou en cuir.

L'extraction s'opérait soit à ciel ouvert, comme cela se pratique dans les carrières, soit au moyen de galeries horizontales et de puits verticaux dont quelques-uns dépassaient cent mètres. « A l'aide de galeries conduites à de longues distances, on creuse des montagnes à la lueur des lampes². » Ces galeries étaient soutenues par de nombreuses voûtes.

Actuellement, on attaque la roche au moyen d'explosifs puissants, dynamite ou autres; ces explosifs, les anciens les remplaçaient habituellement par le procédé qu'on appelle, en métallurgie, *l'étonnement*. Cela consiste à surchauffer la paroi rocheuse, puis à l'inonder subitement à grands jets d'eau :

1. D'après Pline, la durée de l'éclairage d'une lampe servait de mesure au travail.

2. Pline, *Hist. nat.*, XXXIII.



LA MONNAIE DE PARIS. — LA FONTE DES LINGOTS.

brusquement refroidie, celle-ci se fend, se désagrège.

Mais ce procédé ne pouvait convenir qu'en plein air : car, dit Pline, « dans les souterrains la vapeur et la fumée risqueraient de suffoquer les hommes, aussi prennent-ils le parti (quand ils rencontrent une barrière de silex) de briser la roche à l'aide de machines armées de 150 livres de fer ». Ces machines étaient vraisemblablement des béliers dans le genre de ceux qui servaient à la guerre. Pline nous fait assister aux différents travaux des chercheurs d'or. « Si le silex paraît avoir trop d'épaisseur, le mineur en suit le flanc et il le tourne. Toutefois le silex n'est pas l'obstacle le plus difficile : il est une terre, espèce d'argile mêlée de gravier, qu'il est presque impossible d'entamer. Rien au monde n'est plus dur ; mais la soif de l'or est plus dure encore et en vient à bout. L'opération terminée (la montagne une fois percée de tous côtés), on attaque enfin les piliers des voûtes. L'éboulement s'annonce ; celui-là seul qui s'en aperçoit est le veilleur placé au sommet de la montagne. Celui-ci, de la voix et du geste, rappelle les travailleurs et fait lui-même retraite. La montagne brisée tombe au loin avec un fracas que l'imagination ne peut concevoir et un souffle d'une force incroyable. Les mineurs victorieux contemplant cette ruine de la nature.

« Cependant il n'y a pas encore d'or ; on n'a pas même su s'il y en avait quand on s'est mis à fouiller, et, pour tant de périls et de dépenses, il suffit d'espérer ce qu'on désirait. Un autre travail, égal et même plus dispendieux, est de faire venir du sommet des montagnes, la plupart du temps d'une distance de cent milles, des fleuves pour laver ces débris éboulés. Là encore il y a mille travaux.

« Il faut que la pente soit rapide, afin que l'eau se précipite plutôt qu'elle ne coule; aussi l'amène-t-on des points les plus élevés. A l'aide d'aqueducs on passe les vallées. Ailleurs, on perce des rochers inaccessibles et on les force à recevoir de grosses poutres. (Suivent quelques détails sur les malheureux qui travaillent là-haut, suspendus à des cordes.) A la prise d'eau, on creuse des réservoirs de deux cents pieds de longueur sur dix de profondeur. On y laisse cinq ouvertures d'environ trois pieds carrés. Le réservoir rempli, on enlève les bondes. »

On peut s'imaginer la force que devait acquérir l'eau au moyen de ces pentes savamment combinées : elle arrivait sur les lieux avec une violence telle; qu'elle entraînait tout sur son passage, même des quartiers de roc. Mais le tout n'était pas d'avoir démoli, il s'agissait encore de recueillir l'or qui pouvait se trouver dans ces débris. Le travail est maintenant dans la plaine. « On creuse des canaux, qu'on nomme *agoges*, pour le passage de l'eau. De distance en distance, le courant est ralenti par une couche d'*ulex*, arbrisseau semblable au romarin épineux et capable de retenir l'or. Les côtés sont fermés avec des planches, et, s'il y a un ravin à franchir, les canaux sont soutenus en l'air. La terre conduite de la sorte arrive jusqu'à la mer. Pour recueillir l'or, on fait sécher l'*ulex*, on le brûle et on en lave la cendre sur un lit d'herbe où l'or se dépose¹. »

Ce système « hydraulique » est en principe le même que celui qu'on emploie de nos jours en Californie; il fait songer aussi à cet autre Eldorado

1. Pline, *Hist. natur.*, XXXIII.

qu'était la Colchide, où l'on recueillait l'or dans les torrents au moyen de *toisons* qui en retenaient les paillettes et qu'allaient conquérir Jason et les Argonautes.

Les mines de l'antiquité occupaient des armées de mineurs. Dans celles de Carthagène, au dire de Polybe, travaillaient 40 000 hommes. En Égypte, tant à l'époque pharaonique que plus tard sous les Lagides, on y employait des multitudes d'esclaves, de condamnés pour délits graves ou de prisonniers de guerre. Diodore de Sicile nous fait de leur existence un tableau lamentable. Ces malheureux, chargés de chaînes, travaillaient nuit et jour sous la surveillance de soldats cruels qui les accablaient de coups et dont ils ignoraient le langage, car on les choisissait à l'étranger afin qu'il fût impossible de les gagner. Quelque dure que fût la terre, il fallait creuser sans relâche; et il n'était fait grâce ni au vieillard, ni à l'estropié, ni à la femme malade, tous étaient forcés au travail tant qu'il leur restait un souffle de vie.

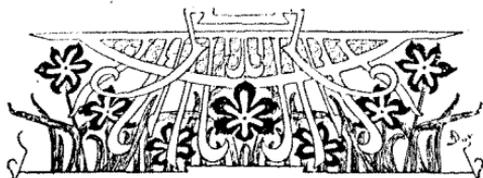
Mais ce n'est pas seulement en Égypte que les mineurs étaient à plaindre : leur existence ne valait guère mieux ailleurs. Sans parler des crevasses et des éboulements qui les menaçaient continuellement, les mineurs d'Espagne, au témoignage de Pline, « de plusieurs mois ne voyaient pas le jour que seuls voyaient ceux qui travaillaient à l'entrée de la mine : ils vivaient au milieu d'exhalaisons mortelles à tous les animaux et surtout aux chiens ».

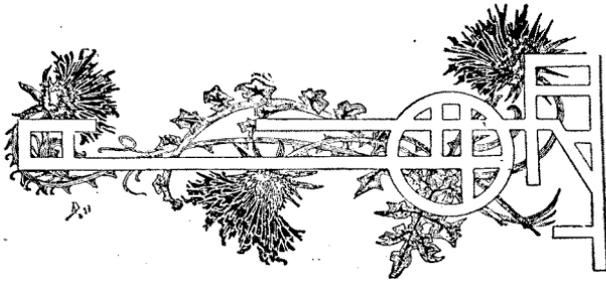
À Athènes, au Laurium, c'était pis encore. Les galeries que l'on creusait avaient à peine un mètre dans les deux sens, car il s'agissait de faire avec le minimum de travaux et de frais de boisage. Il était impossible de s'y tenir debout, à peine pouvait-on

travailler à genoux, et la plupart du temps le mineur rampait à plat ventre. Qu'on ajoute la chaleur accablante, l'air vicié par la fumée des lampes et la poussière de minerai, en dépit des travaux d'aération, et l'on pourra se faire une idée de la vie de ces malheureux, travaillant à plus de cent mètres de profondeur et traités avec la dernière rigueur à la moindre velléité de révolte.

Ces travaux d'aération étaient basés sur la circulation naturelle de l'air. Généralement on établissait un siphon. Pour cela, on coupait les puits en deux parties égales, au moyen d'une cloison de planches dont on bouchait soigneusement les fissures, ne lui laissant d'ouverture qu'à son extrémité inférieure. La communication ainsi établie par le bas, il n'y avait plus qu'à allonger l'une des branches du puits à sa partie supérieure, ce qu'on obtenait en lui ajoutant une cheminée.

Les Athéniens employaient la méthode suivante : ils creusaient à côté l'un de l'autre des puits jumeaux dont la paroi mitoyenne était percée de trous. En allumant dans l'un d'eux un grand feu, on obtenait une ascension d'air chaud et un appel d'air froid dans l'autre. (BABELON.)





III

Formes et particularités.

Les plus anciennes monnaies ne sont à proprement parler que de simples petits lingots poinçonnés : l'un des côtés présente une surface garnie de stries, tandis que l'autre, plus renflé, porte l'empreinte de trois poinçons disposés en croix et dans l'un desquels on a cru voir une figure, « le renard du grand dieu des Lydiens, Bassareus¹ ». En réalité, et avec la meilleure volonté du monde, il est difficile d'y distinguer quoi que ce soit.

Mais, grâce à ce besoin inné chez les Grecs d'embellir la moindre des choses à leur usage, la monnaie ne tarde pas à se perfectionner ; on frappe les pièces des deux côtés, la *face* ou *droit* portant une figure en relief — un *type* — tandis que le *revers* est occupé par une ou plusieurs dépressions formant un carré. Ce *carré creux* est le trait distinctif qui caractérise les monnaies archaïques. Régulier dans les pièces de Darius, il est, sur celles d'Égine, partagé en cinq au moyen de lignes en relief. Les monnaies de

1. Lenormant, *Monnaies et Médailles*.

Cyzique portent sur le revers un carré creux divisé en quatre compartiments égaux et disposés en biais comme les ailes d'un moulin à vent.

C'est à Athènes qu'on a, pour la première fois, frappé des pièces portant un double type, c'est-à-dire une figure des deux côtés, et dès ce moment le carré creux tend à disparaître des revers : seule la ville de Cyzique fait exception à cette règle en conservant ses ailes de moulin jusque vers le milieu du iv^e siècle avant Jésus-Christ.



CARRÉ CREUX D'ÉGÏNE.

Considérée dans son ensemble, la monnaie antique — notamment celle qui précède la domination romaine et que l'on appelle généralement « grecque », bien qu'elle appartienne à des nations diverses — se distingue de la nôtre par son aspect massif, dû soit au volume même du morceau de métal, du *flan*, soit au relief de l'empreinte.



CARRÉ CREUX DES PIÈCES DE CYZIQUE.

Pendant l'époque archaïque, le *flan* est généralement épais, et cette épaisseur se retrouve même plus tard sur certaines pièces; puis la monnaie tend à diminuer de volume. Mais au fur et à mesure qu'elle s'aplatit, que ses bords s'étalent, le type, par contre, s'accuse de plus en plus et atteint son maximum de relief au iv^e siècle. Alors que sur nos pièces l'empreinte ne dépasse pas la hauteur de la tranche, car il faut qu'elles puissent s'empiler, le relief du type

NOTA. — Toutes les reproductions de monnaies sont données grandeur naturelle.

des pièces grecques à cette époque est tout à fait remarquable. Ce relief, qui fait de la monnaie grecque une chose si à part, se maintient au cours du III^e siècle, et ce n'est guère que sous les Romains que l'empreinte monétaire va commencer à décroître et que, d'une manière générale, la monnaie — seuls quelques médaillons exceptés — va tendre à s'aplatir de plus en plus.

Cependant déjà au VI^e siècle, c'est-à-dire en pleine époque archaïque, on fabriquait dans certaines villes de la Grande Grèce des pièces d'argent plates et minces, dites « incuses » et qui offrent cette parti-



MONNAIE INCUSE DE SYBARIS.

cularité que leur revers porte *en creux* la reproduction exacte du type de la *face*. Ce monnayage a été particulier aux colonies grecques de Posidonia, Sy-

baris, Métaponte, Tarente, etc. Ces monnaies *incuses* n'ont rien de commun avec les minces feuilles de métal estampé que l'on nomme « bractéates » et qui, selon toute probabilité, n'ont jamais servi de monnaie ; toutefois, au XIII^e siècle, il circulait en Allemagne des espèces d'argent, assez grossières, qui étaient obtenues par un procédé analogue.

Et puisque j'en suis aux particularités, je mentionnerai encore ces monnaies dont les bords se découpent en dents de scie et qu'on rencontre principalement en Syrie, à Carthage et à Rome. Tacite les appelle « nummi serrati ». On ne s'explique pas très bien l'avantage de ces bords dentelés, pas plus,

d'ailleurs, qu'on ne comprend l'utilité de la forme de ces pièces qu'on nomme « scyphates » et dont le droit est convexe et le revers concave. Cette forme plutôt bizarre a pourtant constitué, au moyen âge, le type courant des monnaies byzantines et a été souvent imitée dans divers pays d'Orient.

Je citerai encore, à titre de curiosité, ces monnaies romaines, trouvées dans la fontaine de Nîmes et qui se terminent par



SCYPHATE GAULOISE.

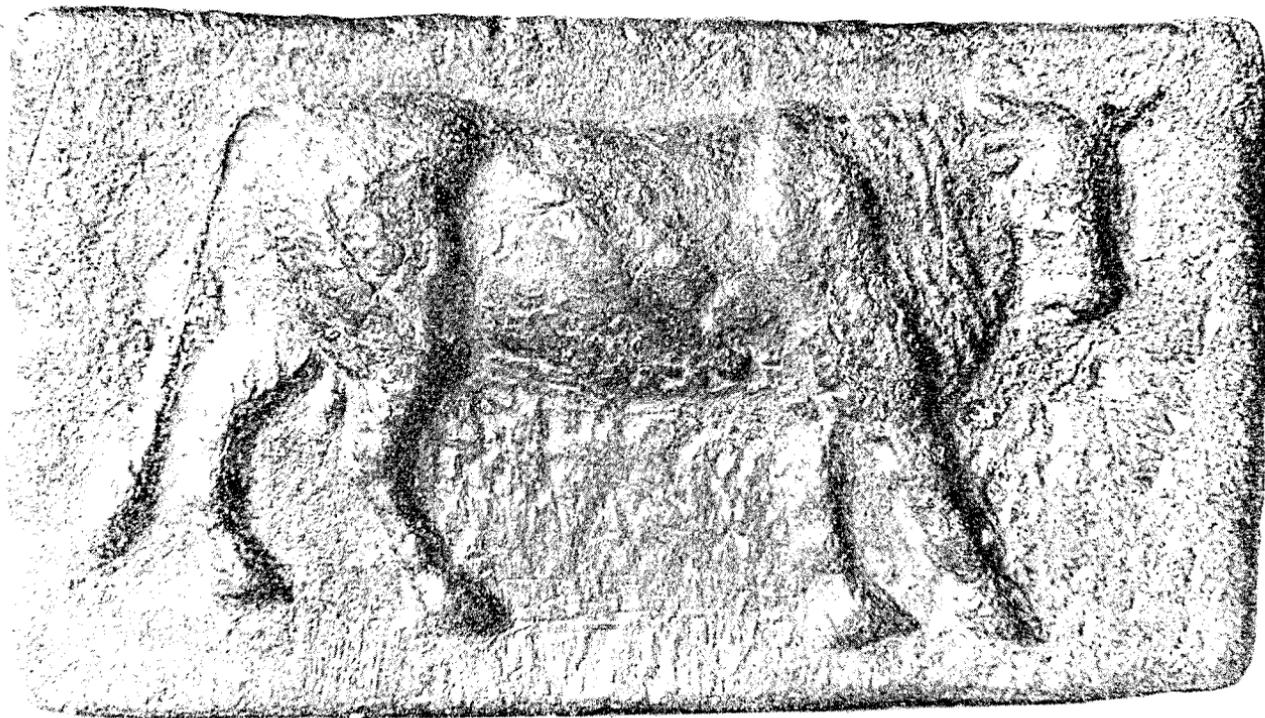
un appendice en forme de *pied de sanglier*. Ces pièces, qui ne se retrouvent pas ailleurs, ne sont vraisemblablement que des *ex-voto* déposés là par quelque chasseur reconnaissant.

Une monnaie qui tient une place à part, tellement ses dimensions et son poids la font sortir des cadres habituels, c'est l'*as libral* romain, énorme



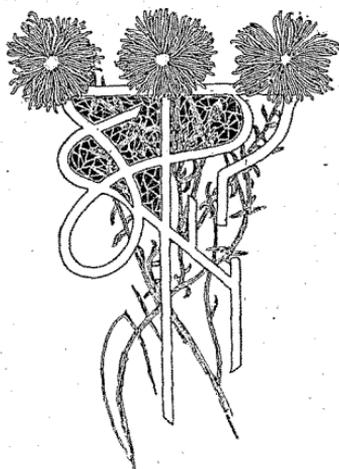
MONNAIE AU PIED DE SANGLIER.

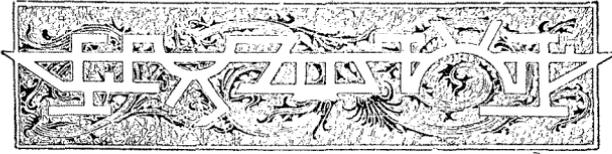
pièce de cuivre qui pesait la livre romaine, soit 327 grammes, c'est-à-dire treize fois le poids de nos pièces de cinq francs. Cette monnaie, sur l'incommodité de laquelle je n'insiste pas, est la plus grosse que nous connaissions et laisse loin derrière elle



AVANT L'INTRODUCTION DE LA MONNAIE. — « L'ÆS SIGNATUM », EMPLOYÉ A ROME COMME INSTRUMENT D'ÉCHANGE.
(Grandeur naturelle.)

ces pièces de bronze, de dimensions pourtant respectables, qu'on a frappées à Alexandrie du temps des Ptolémées. Avant l'introduction de la monnaie proprement dite, on employait à Rome, sous le nom d'*æs signatum*, un numéraire plus gros encore, puisqu'il se composait de briques de cuivre de quatre et cinq livres, d'où leur nom de *quadrussis* (4 as) et *quincussis* (5 as). Ces briques étaient revêtues d'empreintes d'animaux, bœufs, moutons, porcs, souvenirs de la monnaie primitive. L'*æs signatum*, bien qu'il ne soit encore qu'un embryon de monnaie, mérite pourtant qu'on s'y arrête, car il constitue le passage le plus intéressant entre le simple métal et la monnaie proprement dite.





IV

Systèmes monétaires et numériques.

Les systèmes pondéraux de l'antiquité étaient fort nombreux : il en résultait une grande diversité de poids dans la monnaie, suivant qu'on adoptait celui-ci ou celui-là.

Cependant, quels que fussent les poids de l'unité, les systèmes monétaires peuvent se ramener à deux : celui de la *drachme*, dans les pays où l'étalon était l'argent, et celui du *statère*, dans ceux qui avaient adopté l'étalon d'or. Ce mot de *statère* exprime l'idée d'une chose doublée, c'est la double drachme, puisque l'étalon d'or pesait le double de l'étalon d'argent. Il est donc synonyme de *didrachme*, mais plus spécialement c'est l'étalon d'or, comme la drachme est l'étalon d'argent.

Dans le système de la drachme, celle-ci avait pour multiples :

Le didrachme ou statère ;

Le tétradrachme ou quatre drachmes, et exceptionnellement, comme à Athènes ou à Syracuse :

Le décadrachme ou dix drachmes.

La drachme avait quatre divisions :

Le tribole ou demi-drachme ;

Le diobole ou tiers de drachme ;

L'obole ou sixième ;

L'hémiobole ou demi-obole.

Quand l'étalon est le statère, celui-ci a pour multiple le double-statère et pour sous-multiples :

L'hémistatère ;

La trité ou tiers de statère ;

La tétarté ou quart ;

L'hecté ou sixième.

Dans les pays d'Asie, l'unité d'argent était le *sicle* : son poids variait également suivant les systèmes. Ainsi, par exemple, le sicle médique ou drachme perse pesait deux fois et demi moins que le sicle juif. C'est Darius I^{er} qui en a fait une monnaie. Le sicle n'avait qu'une division, le demi-sicle. L'étalon d'or était le statère ou *darique* et avait pour multiple le double-statère. Exceptionnellement on a frappé des pièces d'or dépassant ce multiple, comme, par exemple, la magnifique pièce de vingt statères d'Eucratide, qu'on peut voir au Cabinet des Médailles.

A Rome, quand on avait pour seul étalon le bronze, l'unité était l'*as* et pesait la livre romaine, d'où son nom d'*as libral*. Il valait 12 onces et se décomposait en *semis*, *triens*, *quadrans*, *sextans* et enfin *uncia*.

Puis, au fur et à mesure que l'argent devient moins rare, le poids primitif de l'*as* diminue. Il tombe une première fois à quatre onces, puis à une seule — l'*as oncial* — et désormais ses multiples sont en argent.

La monnaie d'argent comprenait trois pièces :

Le *denier*, qui valait 10 as ;

Le *quinnaire*, demi-denier ou 5 as ;

Le *sesterce*, demi-quinnaire.

La monnaie d'or était l'aureus qui valait 25 deniers.



PIÈCE D'OR DE VINGT STATÈRES D'EUCRATIDE, ROI DE BACTRIANE.

Il y avait des pièces de trois ou quatre *aurei*, le *ternio* et le *quaternio*.

Sous l'empire, les monnaies courantes étaient :

l'aureus et le demi-aureus qu'on appelait également le quinaire d'or; le denier et le demi-denier, et enfin la monnaie de bronze qui se classe, d'après sa taille, en grand, moyen ou petit bronze.

Cependant on a encore frappé à cette époque, dans certaines circonstances particulières, des pièces qui, tout en ayant un caractère commémoratif analogue à celui de nos médailles, n'en sont pas moins des monnaies, multiples de l'unité. Ce sont ces grosses pièces d'or, d'argent ou de bronze, qu'on appelle *médillons* et sur lesquelles j'aurai à revenir.

Sous Constantin, l'aureus devient le *solidus aureus* ou sou d'or, avec, comme divisions, le demi-sou ou *semissis* et le *triens* ou tiers de sou. C'est ce système qu'adoptèrent les barbares à l'époque des invasions et que nous retrouvons chez les Mérovingiens.

A l'époque carolingienne, la seule monnaie qu'on frappe, tant en France que dans le reste de l'Europe occidentale, est celle d'argent; les seules pièces d'or qui circulent sont les *bezants* de Byzance et les pièces des Maures Almoravides d'Espagne, qu'on appelait, par corruption, *maravédís*, nom resté par la suite au billon espagnol.



DENIER ROMAIN.

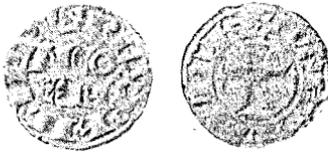


GRAND BRONZE DE SEPTIME SÉVÈRE.



TRIENS DE DAGOBERT.

C'est saint Louis qui rétablit l'or en France en créant l'*écu d'or*, en même temps qu'il instituait des



DENIER PARISIS.

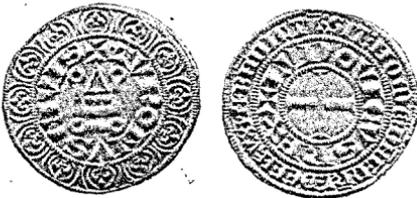
deniers d'argent pur nom-
més *gros tournois* en rem-
placement des deux sys-
tèmes en cours, le *parisis*
et le *tournois*, ou, plus
explicitement, le denier

de Paris et celui de
Tours.



ÉCU D'OR DE SAINT LOUIS.

Sous ses succes-
seurs, la monnaie
d'or prend en
France des déno-
minations diverses,
suivant le sujet qui
l'illustre. Elle s'ap-
pelle successive-
ment *royal*, *agnel*
ou *mouton*, *masse*,
chaise, *angelot*, *franc*



GROS TOURNOIS DE SAINT LOUIS, FRAPPÉ
ENTRE 1266 ET 1270.

à pied et franc à che-
val. Sous Louis XII



CHAISE D'OR, DE PHILIPPE VI, ROI DE FRANCE,
FRAPPÉE EN 1337.

la monnaie
d'argent de-
vient le *teston*,
à cause de l'ef-
figie royale
qui fait son
apparition
sur les piè-
ces. Le nom

de *louis* que nous donnons aux pièces d'or date de
Louis XIII, et quant à notre système monétaire actuel,

basé sur l'étalon d'argent, avec, comme unité, le franc, il nous vient, comme on sait, de la Révolution.

*
**

Pour écrire les nombres, les peuples de l'antiquité se servaient des lettres de l'alphabet. Chez les Grecs il existait trois systèmes de numération.

Le premier se composait de huit éléments. C'était d'abord le quart de l'unité ou \varnothing , puis la moitié ou C, enfin l'unité elle-même qui s'exprimait par la lettre I. — Puis venaient :

5	qui s'écrivait	Π	(Πεντε)
10	—	Δ	(Δέκα)
100	—	Η	([Η] Ἑκατόν)
1 000	—	Χ	(Χίλιοι)
10 000	—	Μ	(Μυριοι)

Jusqu'à 4 on répétait l'unité, de 4 à 10 on l'ajoutait au Π. Exemple : 4 = IIII, 6 = VI, 8 = VIII.

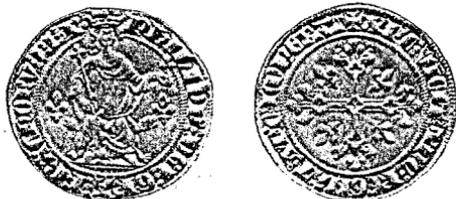
Au-dessus de 10, les nombres s'exprimaient par des combinaisons. Ainsi, Δ étant 10 et Η 5, 50 s'écrivait F^{H} ou F^{H} ; 100 s'écrivait ΗΗ; 500 s'écrivait F^{H} ou F^{H} , et ainsi de suite.

Dans le second système, l'alphabet porté à 27 lettres par l'adjonction du digamma Ϝ, du koppa ϝ et du sampi Ϟ, était divisé en trois groupes dont le premier exprimait les unités, le second les dizaines, le troisième les centaines.

Ainsi A = 1, B = 2, Γ = 3, Ϝ = 6. I = 10, IA = 11. IA = 14 etc. K = 20, KA = 21, M = 40, P = 100 etc. 800 s'écrit Ω et 900 Ϟ.

Au-dessus on ajoute aux lettres des accents ou des points.

Ce système est analogue à celui qu'employaient les Hébreux. Comme leur alphabet ne comptait que



MASSE DE PHILIPPE III OU PHILIPPE IV, FRAPPÉE AVANT 1225.

22 lettres, ils lui ajoutaient 5 lettres finales, puis procédaient de même par trois groupes.

Enfin, dans un troisième système, les Grecs

donnaient à chaque lettre une valeur correspondant



FRANC A PIED, DE CHARLES V, ROI DE FRANCE (1364-1380).

au rang qu'elle occupe dans l'alphabet. Par exemple $A = 1$ et $\Omega = 24$. Au dessus on répète les lettres; ainsi 25 s'écrit AA, 26 BB, etc.

Les chiffres romains sont trop connus pour que



TESTON DE LOUIS XII.

nous ayons à nous en occuper ici. Disons seulement que, dans le système de l'*as*, celui-ci s'exprimait au moyen d'un trait

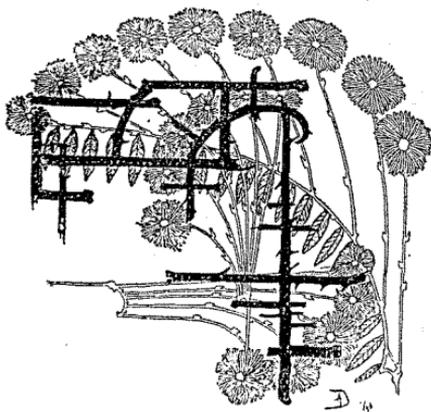
horizontal servant à indiquer l'once.

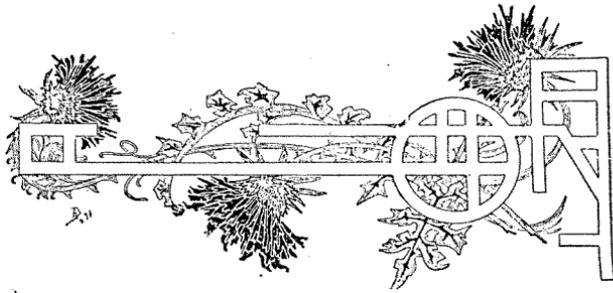
Le quincussis ou 5 as s'écrivait V, le décussis X, le centussis C.

Dès l'introduction de la monnaie d'argent, le

denier s'est écrit X ou X (dix as), le quinaire V V ou encore < , et enfin le sesterce IIS ou IIS . Depuis ce moment jusqu'au règne de Constantin, on compta à Rome par sesterces.

Notre système actuel de numération nous vient des Arabes, mais on ne sait au juste de qui ces mêmes Arabes tiennent les dix caractères qui le composent. Ce système a été introduit en Europe, au x^e siècle, par un Français, le pape Sylvestre II.





V

Quelques Monnaies célèbres.

Les monnaies antiques sont d'une remarquable variété. Cela tient à ce que chaque cité libre avait son monnayage particulier : c'était, en quelque sorte, le signe visible de son autonomie.

Cependant toutes ces espèces diverses ne jouissaient pas d'une égale faveur sur les marchés. Tout naturellement les préférences allaient à telle grande cité au commerce florissant, aux finances prospères, on demandait sa monnaie plus que tout autre, elle faisait prime. D'autres fois c'était la qualité même de tel numéraire, la pureté de son métal, la loyauté de sa fabrication, qui le faisaient préférer par les marchands pour les échanges internationaux. Parmi ces monnaies privilégiées, il en est qui ont acquis une très grande célébrité : il nous a paru intéressant de les passer en revue, en nous conformant autant que possible à l'ordre chronologique.

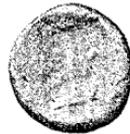
C'étaient d'abord les *Créséides*, statères d'or du fameux Crésus, roi de Lydie, d'opulente mémoire. Ce sont les plus anciennes monnaies d'or pur que

nous connaissons. Les Créséides étaient très célèbres : elles ne portent aucune inscription et se reconnaissent à leur type, toujours le même : deux têtes affrontées, une de lion et une de taureau.

Aux Créséides ont succédé les *Dariques*, pièces d'or perses, créées par Darius I^{er}, fils d'Hystaspe (521-485 avant J.-C.). Hérodote vante la pureté de leur métal. On les appelait communément des *archers*, à cause de



CRÉSÉIDE.



DARIQUE.

leur type, ce qui faisait dire plaisamment à Agésilas, roi de Sparte, rappelé de son expédition contre les Perses par ses compatriotes gagnés à prix d'or : « J'ai été chassé d'Asie par trente mille archers ».

Les Dariques avaient pour rivales les pièces d'or de Lampsaque, ville importante d'Asie Mineure



MONNAIE DE LAMPSAQUE.



STATÈRE DE CYZIQUE.

située sur l'Hellespont et qui devait sa prospérité à son port. Les *Lampsacènes* jouissaient d'une grande popularité. Ces belles pièces se reconnaissent à leur revers, qui porte invariablement l'avant-train d'un cheval ailé.

Voici maintenant les fameux statères de Cyzique, en électrum, monnaies qui peuvent se ranger parmi les plus répandues de l'antiquité. Leur vogue a duré

deux siècles, et, quant à leur abondance, elle était proverbiale. Les *Cyzicènes* étaient tout particulièrement prisées à Athènes, où elles faisaient le fond des fortunes. Démosthène les assimile à 28 drachmes



PHOCAÏDE.

attiques. Très variées de types, elles portent toujours l'emblème de la cité, le *thon*, qui symbolise ses pêcheries renommées, et invariablement le même revers : un carré creux à quatre compartiments disposés en ailes de moulin. Elles sont très recherchées de nos jours

par les collectionneurs.



CHOUETTE D'ATHÈNES.

Une autre monnaie d'électrum, qui a joui d'une vogue immense, est celle de Phocée d'Ionie. Ce sont les habitants de cette ville qui, au commencement du VI^e siècle avant J.-C., ont fondé Massalie, notre Mar-



POULAIN DE CORINTHE.



TORTUE D'ÉGÈNE.

seille, un des plus puissants foyers de l'esprit hellénique. Les *Phocaidés* portent toutes, sous le type principal, un petit phoque, emblème de la cité et qui fait allusion à son nom.

Dans la monnaie d'argent, venaient en tête les tétradrachmes d'Athènes, les fameuses *chouettes*, qui

tiraient leur nom de l'oiseau de Minerve représenté sur leur revers. Elles étaient fournies par les riches mines du Laurium. L'exactitude de leur poids et la pureté du métal leur avaient acquis une grande popularité. On les demandait de tous côtés : « Les chouettes, disait Aristophane, font leurs nids dans les bourses ».



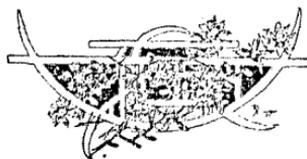
PHILIPPE D'OR.

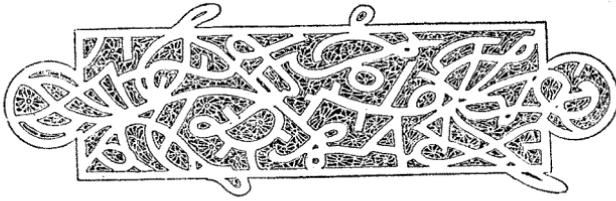
Je citerai encore les statères de Rhodes, les *poulains* de Corinthe, ainsi nommés à cause du Pégase qui orne leur revers, les monnaies d'Égine au type de la *tortue*, qui faisaient dire : « Les tortues ont raison de la vertu et de la sagesse », et enfin les tétradrachmes de Thasos.



TÉTRADRACHME D'ALEXANDRE LE GRAND.

Mais, de toutes ces monnaies, les plus populaires, les plus répandues, ont peut-être été les statères d'or de Philippe II de Macédoine, ces fameux *Philippes* qu'on imitait de tous côtés jusqu'en Gaule, et les tétradrachmes d'Alexandre le Grand, qui se sont également promenés dans tout le monde d'alors, tant dans les pays civilisés que chez les barbares.





VI

Fabrication de la Monnaie.

« Deux procédés peuvent être employés pour la fabrication de la monnaie : couler le métal en fusion dans des moules composés de deux pièces en pierre réfractaire ou en terre cuite, ou bien frapper entre deux coins gravés de métal une lentille de métal solide¹. »

Ce dernier procédé s'appelle la frappe : c'est celui qui a presque toujours été employé pour la monnaie. À part les grosses pièces de l'*æs grave* qui étaient coulées, toutes les monnaies de l'antiquité sont frappées; les plus anciennes portent la trace du marteau, et de nos jours encore on frappe la monnaie.

Les *coins* ne sont autre chose que les moules, les *negatifs* de la monnaie frappée; ce sont des poinçons sur lesquels la face et le revers sont gravés *en creux*. On introduit entre ces deux coins le morceau de métal destiné à être monnayé — le *flan* — et on l'oblige à en épouser la forme, soit en frappant dessus à coups de marteau, soit en le comprimant au moyen d'un balancier.

1. Fr. Lenormant, *Monnaies et Médailles*.

Ce dernier système n'existe que depuis le *xvi^e* siècle. Jusque-là, tant dans l'antiquité qu'au moyen âge, les monnaies étaient frappées au marteau. L'un des coins était assujéti sur un billot : le monnayeur posait dessus le flan, le recouvrait de l'autre coin, qu'il



LA FRAPPE AU MARTEAU.

tenait de la main gauche, et de la droite frappait jusqu'à ce que la pièce eût atteint le degré voulu de netteté. Quelquefois ces deux coins étaient remplacés par des tenailles à matrices. Les petites pièces se frappaient à froid; les autres, on les chauffait au rouge.

Une fresque, découverte à Pompéi en 1895 et représentant des amours occupés à fabriquer de la

monnaie, nous fait assister à toutes les opérations successives du monnayage. Voici la description qu'en donne M. Babelon :

1^{er} tableau. — Deux Amours placés de chaque côté



LE « MÜNTZMEISTER » DE JOST AMMAN.

d'un fourneau sont occupés à faire chauffer (non pas fondre) les pastilles métalliques; le premier, debout sur un escabeau, manœuvre des deux mains un soufflet à manches pour attiser le feu; son compagnon maintient dans le foyer le lingot au bout de

ses tenailles, et, de la main gauche, il porte un chalumeau dans lequel il souffle, en le dirigeant sur le lingot, pour écarter les scories que le chauffage au rouge amène sur l'épiderme du métal. Le fourneau est surmonté d'un buste de Vulcain coiffé d'un bonnet conique.

2^e tableau. — Un Amour assis sur un siège, les pieds sur un escabeau, a devant lui une enclume sur laquelle, à l'aide d'un petit marteau, il prépare les flans pour la frappe en leur donnant une forme ronde, globuleuse, légèrement aplatie. Devant lui un comptoir, sur lequel sont deux balances d'inégales dimensions et des séries de petits poids alignés dans trois tiroirs superposés.

3^e tableau. — Un Amour debout pèse un lingot en présence d'une femme ailée assise sur un siège, les pieds posés sur un escabeau. Cette femme, sans doute l'Équité ou *Moneta*¹ (bien qu'elle ait des ailes), est vêtue d'une tunique talaire²; elle étend la main gauche et fait un geste comme pour constater l'équilibre parfait de la balance. Puisque sur le comptoir dont nous avons parlé tout à l'heure il y a déjà deux balances, on peut croire que la plus petite est pour l'or, la moyenne pour l'argent, et la plus grande, enfin, pour le bronze.

4^e tableau. — Deux Amours frappent la monnaie. Une enclume encastrée dans un énorme billot les sépare. L'un tient des deux mains une tenaille à matrices appuyée sur l'enclume; le flan monétaire est entre les mâchoires de la tenaille. L'autre, armé

1. *Moneta* ou Junon *Moneta*, l'avertisseuse. Elle avait son temple à Rome au Capitole. C'est dans les dépendances de ce temple qu'était l'hôtel des Monnaies. On donnait aux pièces qui en sortaient le nom de *Moneta*; c'est l'origine de notre « monnaie ».

2. Qui descend jusqu'aux pieds, jusqu'aux talons.

d'un marteau à long manche, frappe à tour de bras. Un marteau et une tenaille de rechange sont appuyés contre le billot. »

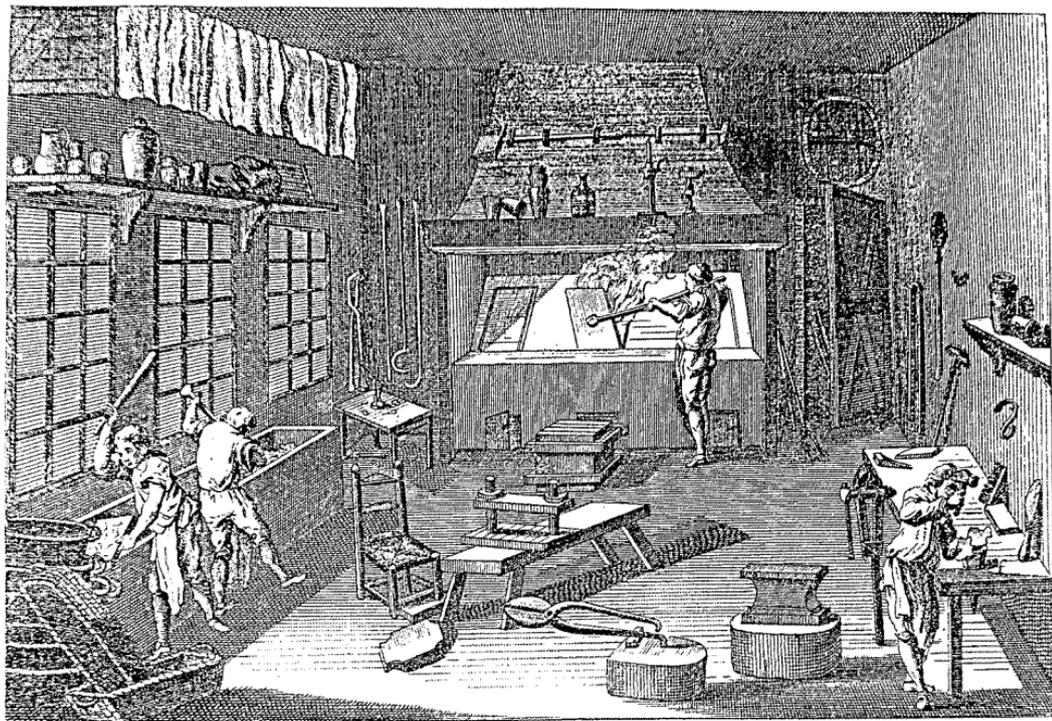
Un denier romain de la République, portant le nom du triumvir T. Carisius, nous montre les instruments qui servaient à frapper la monnaie.

On peut voir au Cabinet des médailles une paire de coins à l'effigie de Néron et une autre à celle de Constant I^{er} : dans cette dernière, les coins sont réunis par deux branches s'ouvrant au moyen d'une charnière.

Dans la frappe au marteau, il arrivait souvent que, pour obtenir un résultat satisfaisant, on était obligé de s'y reprendre à plusieurs fois. Il fallait pour cela faire chaque fois recuire le flan et le replacer dans les coins; opération très délicate et qui nécessitait un repérage minutieux, car le flan n'était pas comme dans nos monnaies modernes maintenu par une virole; il était en liberté, et il suffisait d'un coup donné à faux pour le déplacer et tout compromettre.

Plusieurs pièces antiques portent la trace de cette opération répétée.

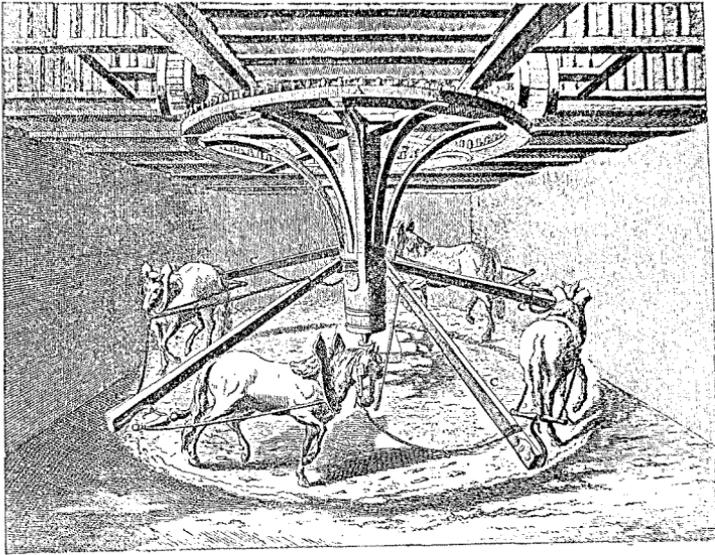
Au moyen âge, on appelait cela *rengréner* le flan. Les procédés étaient d'ailleurs les mêmes que dans l'antiquité. On peut voir sur un chapiteau du XI^e siècle, dans l'abbaye de Saint-Georges-de-Boscherville, près de Rouen, un monnayeur tenant d'une main le coin libre, qu'on appelait alors le *trousseau*, et de l'autre frappant sur le coin dormant ou *pile* fixé dans un billot ou *cépeau*. Les opérations préparatoires consistaient à *battre la chaude*, c'est-à-dire à étendre sur une enclume le métal préparé en lames et qu'ensuite on coupait en morceaux, ce qui s'appelait *couper carreaux*. Ces carreaux étaient recuits, puis



UN ATELIER DE MOULAGE ET DE FUSION DE L'OR.

(Gravure extraite de l'Encyclopédie du XVIII^e siècle).

étendus de nouveau au moyen d'un marteau nommé *flattoir*; après quoi, on les arrondissait et on les ramenait au poids voulu, ce qui s'appelait *approcher carreaux*; enfin on les blanchissait et on les donnait au monnayeur pour être frappés.

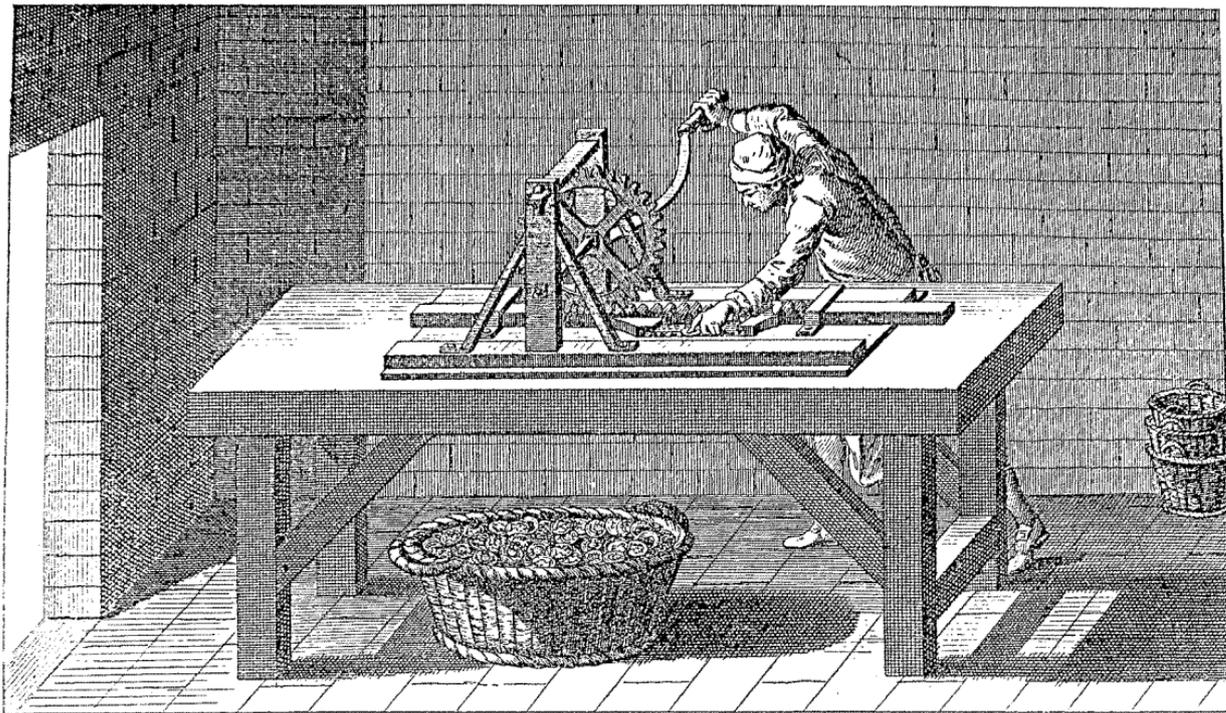


MANÈGE DES LAMINOIRS.
(Gravure de l'*Encyclopédie* du XVIII^e siècle.)

Une gravure du temps de Louis XII nous fait assister à ces différentes opérations.

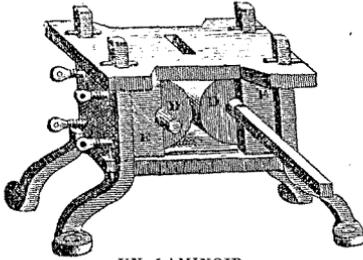
Jusque sous Henri II en France, et plus tard dans les autres pays, ce procédé de la frappe au marteau était le seul employé.

Ainsi une autre gravure, le « Müntzmeister » de Jost Amman, nous montre l'atelier monétaire de Francfort en 1568. Le monnayeur tient de la main gauche le trousseau, qu'il appuie sur la pile main-



MACHINE A MARQUER SUR LA TRANCHE, PAR GASTAING.
(Gravure de l'Encyclopédie du XVIII^e siècle.)

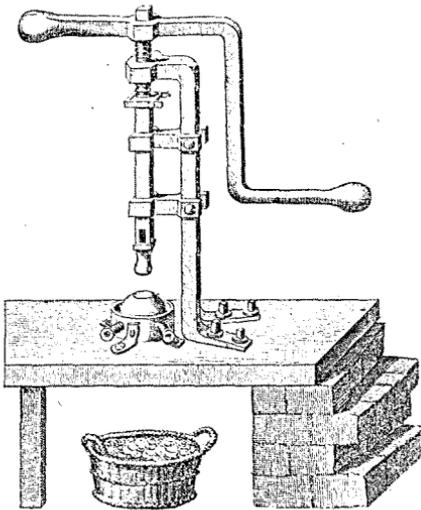
tenue dans son billôt, pendant que de la droite il brandit le marteau.



UN LAMINOIR.

(Gravure de l'Encyclopédie du XVIII^e siècle.)

Les premières machines à frapper la monnaie ont été inventées en Allemagne, au xvi^e siècle. Henri II, ayant entendu parler de ces nouveaux procédés, y envoya une mission pour en étudier les résultats et négocia avec un orfèvre d'Augsbourg, à qui il acheta son secret.



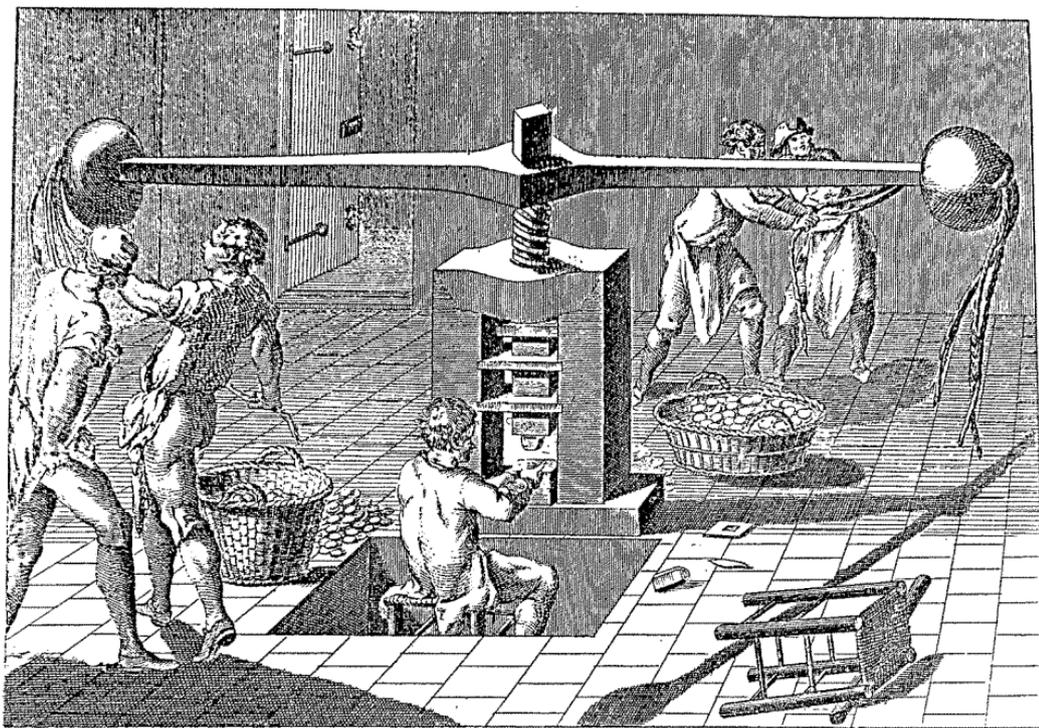
COUPOIR.

(Gravure de l'Encyclopédie du XVIII^e siècle.)

L'outillage rapporté d'Allemagne se composait de *laminaires*, d'*engins tireurs*, de *découpoirs*, *tenailles*, *presses* ou *balanciers* pour la frappe. C'était transformer radicalement la fabrication monétaire. Le roi installa un nouvel hôtel des Monnaies, qui s'appela la Monnaie du Moulin et où l'on commença à frapper au balancier, sous

l'habile direction d'Aubin Olivier.

Mais la corporation des monnayeurs s'en émut, et en 1585, par l'entremise de la Cour des Monnaies, obtint de Henri III que le nouvel atelier ne fût plus



LE BALANCIER.

(Gravure de l'Encyclopédie du XVIII^e siècle.)

autorisé à frapper que des jetons et des médailles, ce qui pendant un certain temps interrompit la frappe à la machine. Le monnayage au marteau ne fut définitivement supprimé qu'en 1645.

Voici comment on procède de nos jours pour fabriquer la monnaie.

Le métal, préparé préalablement en lames allongées, passe au laminoir jusqu'à ce qu'il ait une épaisseur égale partout. Puis, à l'emporte-pièce, on découpe dans ces lames les flans qu'on soumet ensuite à deux opérations : le cordonnage et le blanchiment. Le cordonnage consiste à relever légèrement les bords de la pièce de façon à permettre l'empreinte du grènetis. On emploie pour cela un instrument formé d'un cylindre qui, en serrant verticalement les flans contre un bloc en acier, refoule la matière sur les bords et régularise la tranche.

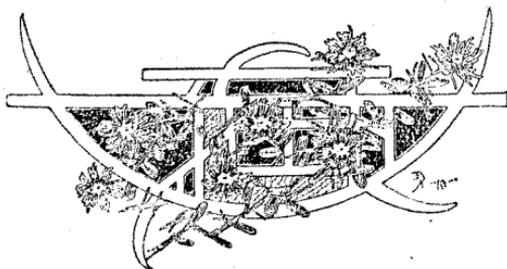
Une fois cordonnés, les flans sont recuits, puis passent au blanchiment, qui a pour but d'enlever au métal toute trace d'oxydation et de lui rendre son brillant. Pour cela, on fait tourner pendant une vingtaine de minutes les flans dans un bain d'eau acidulée, puis on les lave à l'eau pure et on les sèche. Une fois séchés, il ne reste plus qu'à les frapper.

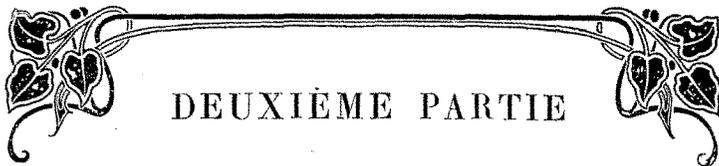
Depuis 1846, le balancier n'est plus employé que pour la frappe des médailles. Pour les monnaies, on lui a substitué une presse à vapeur inventée par Uhlhorn et perfectionnée par Thonnellier. Cette machine peut frapper environ 2 400 pièces dans l'espace d'une heure. L'Hôtel des Monnaies possède 29 de ces presses, plus 4 de systèmes divers.

Les anciens gravaient les coins monétaires au moyen du touret dont se servent les graveurs de

pierres fines. Aujourd'hui on procède tout différemment. Le modèle en est fait en grand, puis réduit mécaniquement. Ce modèle, l'artiste le fait *en relief* sur de la cire. On le coule d'abord en plâtre, puis on en obtient une fonte qu'on reproduit sur un morceau d'acier en l'amenant à la dimension que devra avoir la monnaie : cette réduction s'obtient au moyen du tour à réduire. Cette épreuve en petit, l'artiste la retouche à la loupe, — travail long et délicat, — puis on la soumet à la trempe. On a ainsi une monnaie en acier trempé dont on obtient les coins par une sorte de frappe à l'envers ; en effet, c'est ce modèle lui-même qui, placé sous le balancier, s'imprime en creux dans deux morceaux d'acier qui seront les coins.

Si déjà de notre temps, et malgré tous les procédés mécaniques, la fabrication des coins ne laisse pas que d'être ardue, quelle ne devait pas être la maîtrise du graveur antique, qui, lui, devait tout faire sur l'acier même, en creux et à l'envers, dans la dimension définitive, et tout cela au moyen d'un simple outil ?





DEUXIÈME PARTIE

Ce que racontent les Monnaies

I

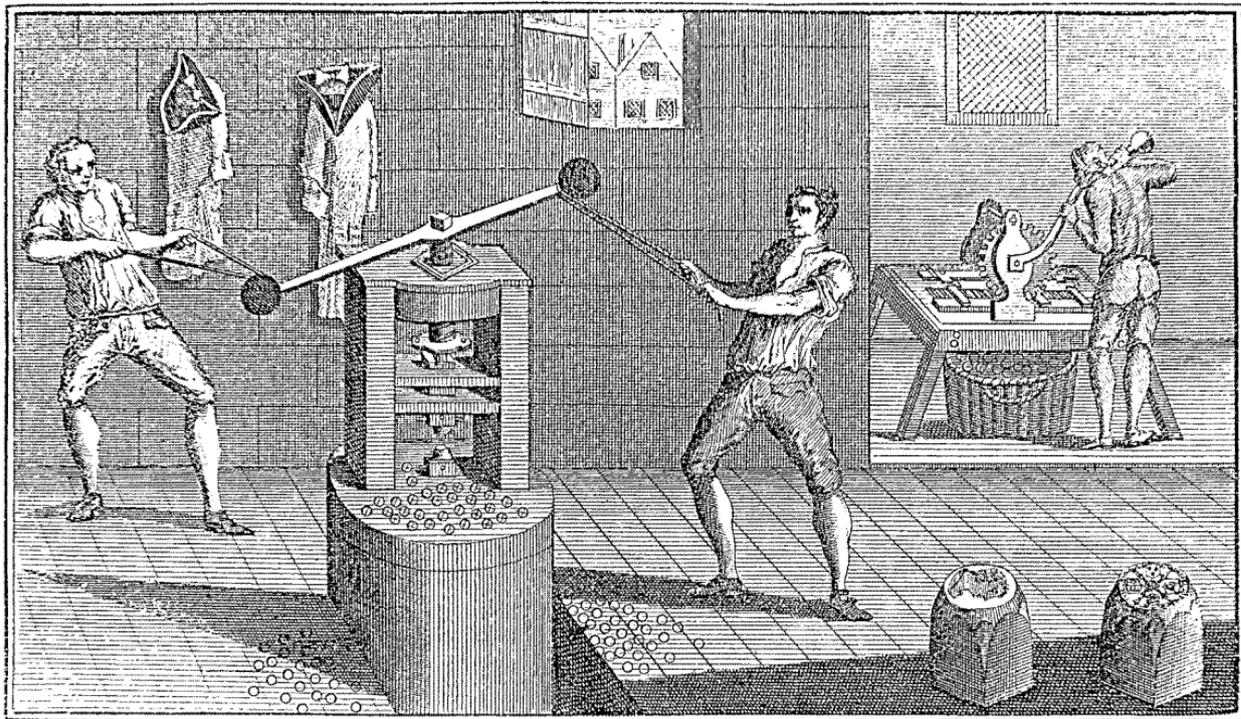
Histoire religieuse

Les premières choses qui ont été représentées sur la monnaie sont des animaux, des plantes ou des objets de toute sorte ; la figure humaine n'y est apparue que plus tard.

Quel sens doit-on attacher à ces représentations ?

Généralement on s'accorde à leur attribuer un caractère religieux : ces animaux, ces plantes, ces objets, sont des symboles de la divinité. L'aigle, c'est Zeus représenté par l'oiseau qui lui est consacré ; l'épi, c'est Déméter, déesse des moissons ; la lyre symbolise Apollon, la massue Hercule.

Il existe cependant une opinion qui, répudiant toute idée religieuse, ne voit dans ces figures que l'idée de « monnaie » exprimée par ce qui avait primitivement servi à cet usage, bœufs et autres animaux ; ou encore la représentation du principal produit d'un pays, de ce qui faisait sa richesse ou la base de son commerce. Ainsi, la vache qui allaite son veau indiquerait un pays aux beaux pâturages, adonné à l'élevé du bétail ; la grappe, de beaux vignobles ; l'épi, la richesse agricole, etc. Enfin, ces figures ne



LE BALANCIER.

seraient souvent que des emblèmes « parlants », c'est-à-dire faisant allusion au nom de la ville, comme, par exemple, la rose, *rhodon*, à Rhodes, l'*ache*, *Selinon*, à Sélinonte, le phoque à Phocée, etc.

Qu'il y ait du vrai dans cette théorie, nul ne songe à le contester. Rien n'empêche, par exemple, que le cochon ait primitivement servi de monnaie en Lycie, et que sa présence sur les pièces de ce pays n'ait eu d'autre but que d'indiquer que ces

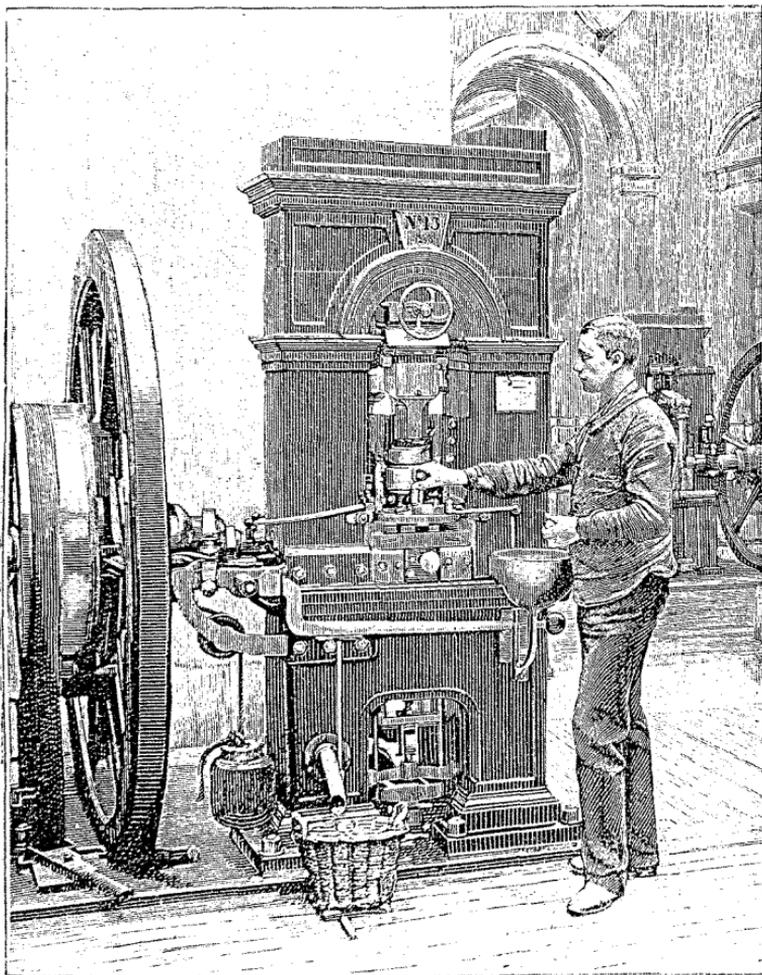
pièces sont de la monnaie. D'autre part, nous savons que la ville de Cyzique tirait sa principale richesse de ses pêcheries renommées, auxquelles fait allusion le thon de ses monnaies; qu'à Cyrène le commerce courant était celui du silphium, et que Chios produisait des vins célèbres.



LA ROSE DE RHODES.

Mais il s'agit de s'entendre. Parce que l'on attache à ces premiers types monétaires un sens religieux, cela ne veut pas dire qu'il faille les interpréter uniquement dans ce sens et qu'il n'y ait pas des circonstances où l'on puisse les rapporter soit à la monnaie primitive, soit à quelque produit commercial ou toute autre chose. Cette question des premiers types est trop complexe, vu la multiplicité des cas, pour qu'on puisse la trancher d'un trait. Mais soutenir qu'ils n'ont qu'un caractère commercial serait s'obliger à démontrer que, par exemple, à Athènes, le principal commerce était celui de la chouette, à Argos celui du loup, ou qu'Égine tirait sa principale richesse de ses tortues, Ténédos de ses haches, etc. L'idée religieuse n'est pas nécessairement absente parce que tel type pourrait aussi se

rapporter à quelque produit de la terre, voire à un commerce notoire. Ainsi, que l'on explique



LA MONNAIE DE PARIS. — LA PRESSE MONÉFAIRE.

Pépi de Métaponte par la fertilité du sol, cela ne l'empêche nullement d'être l'emblème par excellence

de Cérès, à qui nous savons que cette ville vouait un culte tout particulier; que Naxos produisit des

vins du meilleur cru, la grappe de ses monnaies n'en est pas moins pour cela un symbole de Bacchus, son dieu protecteur, tout comme les dauphins de Delphes, bien qu'allusifs au nom de la cité, sont des poissons consacrés à Apollon. En outre, le taureau des monnaies de la Grande Grèce n'est-il pas bien

plus une allusion au Dionysos tauromorphe qu'à de simples pâturages? N'y a-t-il pas un Neptune Hip-

ppios symbolisé par le cheval, et la vache qui allaite son veau n'est-elle pas elle-même « un des principaux emblèmes religieux de l'Orient »? J'ignore si Ephèse était célèbre

à cause de son miel, mais j'inclinerais bien plutôt à reconnaître dans cette « abeille » la déesse fameuse,

cette Artémis asiatique, dont les prêtresses elles-mêmes s'appelaient des abeilles, *melissæ*.

D'ailleurs, est-ce possible que l'idée religieuse soit apparue sur la monnaie tout d'un coup et sans préparation



MONNAIE DE MÉTA-PONTE A L'ÉPI.



VACHE ALLAITANT SON VEAU, MONNAIE DE DYRRACHIUM.



MONNAIE D'ÉPHÈSE.

préalable? que toutes ces divinités que nous voyons dès l'introduction de la figure humaine, c'est-à-dire dès la seconde moitié du vi^e siècle avant Jésus-Christ, ne se rattachent par aucun lien aux types précédents? Pourquoi alors Zeus voisine-t-il justement avec l'aigle, Athèna avec la chouette, et comment se fait-il que Cérès couronnée d'épis soit rapprochée de son symbole sur ces pièces mêmes où l'épi était auparavant tout seul, ou que Bacchus se rencontre précisément là où figurait la grappe, etc.?

Il est donc parfaitement justifié de considérer — en dépit de certaines exceptions — l'idée religieuse comme ayant présidé à la composition des types primitifs. A cette époque les dieux vivaient vraiment, ils étaient mêlés à la vie de tous les jours et leur invocation sur la monnaie n'avait rien que de tout à fait naturel. Préposés aux destinées de la ville, l'autorité les prenait à témoin de ce qu'elle affirmait au moyen du type monétaire, à savoir la pureté du métal et son juste poids, et cette affirmation revêtait ainsi un caractère solennel.

*
*
*

« Pour débrouiller la mythologie, dit M. Chantepie de la Saussaye, il faut se plonger dans la numismatique. Ville par ville, génération par génération, le trésor des monnaies nous illustre le monde grec, nous fournit des images petites mais souvent fort exactes des dieux protecteurs, des sanctuaires ou des représentations religieuses préférées de chaque époque, de chaque cité, de chaque souverain. »

Quelles pouvaient être, en effet, les divinités invoquées sur la monnaie, sinon précisément celles sous

la protection desquelles se plaçait la cité? Dans ce monde de dieux, de déesses ou de demi-dieux,



MONNAIE D'ÉLIS.

chacune choisissait celui qui répondait le mieux à ses aspirations ou dont elle ressentait plus spécialement les bienfaits.

Le père des dieux et des hommes était tout particulièrement honoré en Élide, où se trouvait le célèbre sanctuaire d'Olympie



TÉTRADRACHME DE PHILIPPE II

pour lequel Phidias sculpta son Zeus en or et ivoire. Cette statue, qui nous fût peut-être parvenue si elle n'eût été d'une matière aussi tentante, a certainement inspiré la

belle tête qui orne les monnaies d'Élis. C'est Zeus encore, cette tête laurée des tétradrachmes de Philippe de Macédoine.



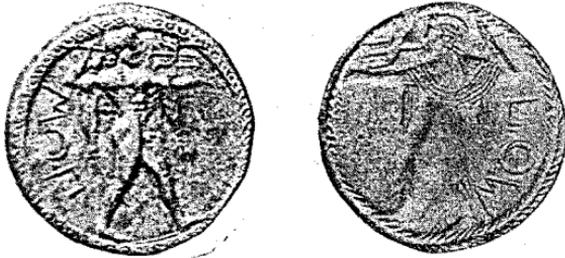
JUPITER AMMON,
MONNAIE DE CYRÈNE.

A Syracuse, après la victoire de Timoléon sur les tyrans et les Carthaginois, les monnaies l'appellent le Libérateur « Eleuthérios »; Cyrène l'identifie avec l'Ammon égyptien et lui ajoute des cornes de bélier, tandis que les as primitifs

romains nous le montrent à double face, *Jupiter bifrons*. Certaines pièces nous rappellent sa naissance dans la grotte d'Ida, d'autres

le représentent enfant, assis sur un globe auprès de la chèvre Amalthée. Enfin, sur de nombreuses pièces, entre autres celles d'Agrigente, des rois de Macédoine, des Ptolémées d'Égypte, il figure sous la forme de l'Aigle, son emblème principal.

Les monnaies de Posidonia, plus connue sous le nom de Pæstum, nous montrent Poséidon-Neptune armé du trident, qu'il brandit superbement. Le voici encore sur les tétradrachmes de Démétrius Poliorcète qu'il aida à battre la flotte de Ptolémée, ce pour



MONNAIE INCUSE DE POSIDONIA.

quoi il mérite toute notre gratitude, car cet exploit nous a valu l'admirable Victoire de Samothrace. En Thessalie on considérait ce dieu comme le créateur du sol : ce pays passait, en effet, pour avoir été primitivement un grand lac jusqu'au jour où Poséidon, « qui ébranle la terre, » en fendant l'Ossa, ouvrit un chemin au Pénée et permit ainsi aux eaux de s'écouler dans la mer. De là le symbole du dieu, le cheval, qu'on voit sur les monnaies de ce pays. Les monnaies de Tarente nous montrent le fils de Poséidon, Taras, héros éponyme de la cité, débarquant en Italie sur le dos d'un dauphin.

Arès-Mars se voit principalement à Cnide, à Alexandrie et chez les Mamertins de Sicile qui se

prétendaient ses fils; et, quant à Vulcain, il est tout à fait chez lui dans les îles Éoliennes.

Mais voici un dieu autrement populaire, Apollon, protecteur de Catane, d'Amphipolis et de Clazomène, villes dont il a tout particulièrement inspiré les



MONNAIE D'ÆENOS.

artistes. C'est lui encore qui orne les beaux « Philippes » d'or et de nombreuses autres pièces sur lesquels il figure, soit en personne, soit évoqué symboliquement.

Cette charmante tête des monnaies d'Æenos, c'est l'Hermès thrace coiffé du pétase.

Le culte de Dionysos se voit sur les pièces de Naxos, de Thasos, de Maronée qui l'appelle le



MONNAIE DE THASOS.

« Sauveur des Maronéens », puis à Chios, Abdère, Téos. La région du Pangée vénère le Dionysos orgiaque et la Grande Grèce l'évoque sous la forme d'un taureau.

Puis c'est Héraclès enfant étouffant les serpents sur les pièces de Crotone; Héraclès combattant le lion sur celles d'Héraclée à qui il donna son nom. Thasos le représente tirant de l'arc, un genou en terre; ailleurs encore nous le voyons tuant les oiseaux du lac Stymphale ou étouffant Antée; Alexandre le Grand lui donne ses propres traits sur ses tétra-

drachmes qui le représentent la tête couverte de la peau du lion de Némée.

C'est enfin Pan à Panticapée et les Dioscures à Rome ou sur les monnaies des rois de Bactriane.

Après les dieux, les déesses : Héra-Junon, sur les monnaies de Crotone et d'Argos; Pallas-Athèna, sur celles d'Athènes, de Corinthe, de Thurium, de Cyzique, ou sur les beaux statères d'or d'Alexandre le Grand; Aphrodite à Paphos, à Cnide, à Cythère...

Ces trois déesses, nous les trouvons réunies sur une monnaie d'Alexandrie représentant le jugement de Paris : celui-ci est assis ayant à ses côtés Mercure; en face de lui se tiennent debout Junon, Minerve et Vénus,



MONNAIE DE CNOSSOS. LE MINOTAURE ET LE LABYRINTHE.

cette dernière couronnée par deux Amours.

A Éphèse, c'est le culte de la déesse asiatique identifiée avec l'Artémis Grecque, protectrice de Colophon, de Massalie, de Magnésie et de Cydonie. Cérès est la principale divinité de Métaponte, et quant à Coré-Proserpine, elle illustre les superbes décadrachmes de Syracuse.

Et c'est maintenant la légende : Prométhée façonnant le premier homme, Io transformée en génisse, Europe enlevée par le taureau, Cadmus parti à la recherche de sa sœur et fondant Thèbes... Puis c'est Triptolème, l'inventeur de l'agriculture, parcourant le monde sur le char trainé par deux serpents, que lui prêta Cérès afin qu'il pût répandre ses dons; Jason, le héros de la Toison d'or, et le navire Argo,

achevé sous les yeux de Minerve ; puis encore la Gorgone et Pégase né de son sang...

A Cnossos de Crète, ce sont tous les personnages de la légende du Minotaure : Minos et sa fille Ariane, Thésée, puis le monstre lui-même et jusqu'au dessin compliqué de son repaire, le fameux Labyrinthe. Ailleurs c'est la guerre de Troie : le vieux Priam, Hector combattant, Énée portant son père Anchise ; puis encore Achille, Patrocle et Ajax, Ulysse et Nausicaa...

Enfin c'est la touchante histoire d'Héro et de Léandre, c'est la louve allaitant Romulus et Rémus, etc., etc.

*
* *

A côté des cultes de tel ou tel dieu qu'on retrouve un peu partout dans le monde antique, les monnaies nous montrent certaines religions tout à fait locales. Il en est ainsi par exemple du culte orgiaque de Dionysos, qu'on trouve seulement sur les monnaies du nord de la Grèce et nulle part ailleurs. Qu'est-ce exactement que ce Dionysos ? Il est certainement étranger au monde des dieux grecs et probablement d'origine thrace ou phrygienne. Il était honoré dans cette région du Pangée riche en mines d'or et d'argent et habitée par les Odomantes, les Édoniens, les Derroniens et les Satres ou satyres. « Les Satres, nous dit Hérodote, ont sur la plus élevée de leurs montagnes un oracle de Dionysos ; les Besses sont ceux des Satres qui desservent le Temple, où une prophétesse rend des oracles comme à Delphes. » Le culte de ce Dionysos était une véritable orgie : il se célébrait la nuit et consistait en rondes frénétiques accompagnées par une musique assourdissante.

Cependant ses adeptes croyaient à la survivance de l'âme, et il y a peut-être plus d'un rapport entre ce Dionysos et le Zagreus, Thrace également, qui fit naître les mystères orphiques.

Parmi les autres divinités étrangères au panthéon gréco-romain, les monnaies nous montrent Baal, Melqart et Astarté, plus particulièrement honorés en Phénicie; le bœuf Apis, Isis et Sérapis en Égypte et à Rome. Puis c'est le culte du soleil, intronisé par Héliogabale et figuré soit par l'empereur lui-même, sous les traits du soleil, soit simplement par la fameuse pierre conique, son symbole principal. Enfin, les monnaies des Perses Sassanides nous rappellent le culte d'Ormazd et l'autel du feu.



MONNAIE SASSANIDE.
L'AUTEL DU FEU.



MONNAIE D'APAMÉE.
L'ARCHE DE NOÉ.

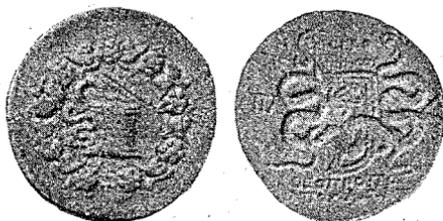
On connaît les persécutions que fit subir aux Juifs Antiochus Épiphane. Plusieurs de ceux-ci quittèrent leur pays et se réfugièrent en Phrygie, où sans doute ils implantèrent leurs croyances : car, près de quatre siècles plus tard, sous Septime-Sévère, une monnaie d'Apamée nous montre Noé et sa femme dans l'arche, lâchant la colombe.

*
* *

Les cérémonies religieuses et les objets du culte abondent sur la monnaie. Sacrifices et libations

servent à illustrer de nombreux revers : ici le personnage fait une libation seul ; là, un autre, pendant ce temps, immole la victime, que nous voyons quelquefois suspendue à un arbre. Ailleurs, c'est le sacrificateur lui-même ou les instruments servant aux sacrifices et aux libations : couteaux, patères, canthares, diotas... Et que de temples, d'autels, de bûchers funèbres ! le costume religieux jusque dans ses particularités, comme, par exemple, la coiffure des flamines — l'*apex* — bonnet de forme élevée,

surmonté d'une touffe de laine et qu'on peut voir sur une monnaie de Jules César.



MONNAIE CISTOPHORE.

Certaines pièces d'argent portent d'un côté la corbeille mystique

qui servait dans les fêtes de Bacchus, le *ciste* entouré de lierre, et, sur le revers, un arc et un carquois entre deux serpents. Ces monnaies, qu'on nomme « cistophores », ont été frappées par les Romains pour leur province d'Asie.

Mais déjà le paganisme n'est plus ; les pièces de Julien l'Apostat marquent son agonie. C'est désormais l'esprit nouveau qui, depuis le règne de Valentinien jusqu'à la fin de celui de Louis XVI, c'est-à-dire pendant plus de quatorze siècles, inspirera l'illustration religieuse de la monnaie. Le symbole que nous rencontrerons maintenant, c'est la croix : tantôt exhaussée sur des degrés, tantôt se terminant en forme d'ancre, ou, la plupart du temps, toute simple et à branches égales, elle sera, avec le monogramme

du Christ, l'emblème des monnaies byzantines, mérovingiennes, carolingiennes, ainsi que des deniers parisis ou tournois. A dater du XIII^e siècle, la croix, fruste jusque-là, s'enrichit d'ornements, fleurons et fleurs de lis, puis elle se transforme elle-même jusqu'à n'être plus qu'une ingénieuse combinaison de lettres, d'écus couronnés et de sceptres. En dehors



AGNEL D'OR DE PHILIPPE LE BEL.



ANGELOT DE PHILIPPE VI.

de la croix et du « labarum », les pièces byzantines portent souvent la figure du Christ, celle de la



FLORIN GEORGES.

Vierge, seule ou avec l'enfant, et diverses autres représentations religieuses.

A l'époque carolingienne, un type courant en France, c'est le « Temple » ; puis, après saint Louis, on voit sur la monnaie l'agneau pascal des « agnels », l'ange des « angelots », saint Georges, etc. Dans le reste de l'Europe occidentale on retrouve différents saints ou saintes : saint Jean-Baptiste, patron de Florence, sur les célèbres « florins » ; saint Marc, patron de Venise, sur les ducats ; saint Patrick sur les monnaies d'Irlande... Un *thaler* de Zurich, au mil-



MONNAIE DE CHARLEMAGNE.

lésime de 1512, nous montre trois saints décapités et tenant leurs têtes dans leurs mains ; un autre de Zug, en 1526, figure l'archange saint Michel tenant d'une main l'épée et, de l'autre, la balance qui lui sert à peser les âmes.

Quant aux légendes, elles sont tirées des psaumes, de l'Évangile, de l'Apocalypse, ou, dans les pays musulmans, du Coran. Ou bien, c'est tantôt une affirmation, *Xristiana religio, Christus vincit, regnat, imperat; God with us*¹..., etc. ; tantôt une prière : *Agnus Dei qui tollis peccata mundi*, ou un vœu : *Sit nomen Domini benedictum, Dieu protège la France, la Belgique*, etc.

En 1791, l'Assemblée législative remplaça les légendes latines par des légendes françaises, et l'on peut dire que depuis la Révolution l'idée religieuse tend à disparaître de la monnaie.

*
*
*

Pendant longtemps, dans l'antiquité, le droit

1. « Dieu avec nous », légende des monnaies de la république anglaise.

d'effigie a été, pour ainsi dire, le privilège exclusif de la divinité. Tant qu'on a vraiment cru aux dieux, leurs traits seuls ont pu figurer sur la monnaie; tout au plus rois et tyrans se permettaient-ils d'y ajouter leur nom. Mais à mesure que les idées changent et que les dieux perdent de leur prestige, celui du souverain s'accroît d'autant pour devenir à son tour un véritable culte. Au dieu de naguère succède le roi divinisé, dont l'effigie apparaît sur le droit des pièces, inaugurant ainsi le portrait sur la monnaie. Le premier, Alexandre le Grand rompt avec la tradition; encore se contente-t-il cependant de donner ses propres traits à la figure d'Héraclès. Ce seront ses généraux qui, après le partage de son empire, frapperont des monnaies à leur propre effigie. Pourtant cette habitude de représenter le souverain sur les pièces existait déjà chez les Perses. Que l'effigie des « Dariques » constitue ou non un véritable portrait, elle n'en est pas moins la représentation du Grand Roi; mais il ne faut pas oublier que celui-ci apparaissait à ses sujets comme une émanation de la divinité, dont il était, en quelque sorte, la manifestation visible ou le représentant sur la terre. C'est donc bien toujours l'idée religieuse qui a servi de point de départ : le roi est entouré d'une auréole surnaturelle qui le met au-dessus des autres hommes, en attendant qu'il soit considéré comme un véritable dieu et proclamé tel¹.

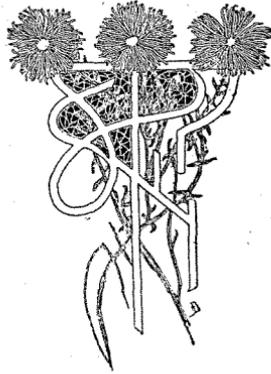
A Rome, le portrait ne commence qu'avec la dictature de César; jusque-là il était si rigoureusement interdit que Sylla lui-même, malgré sa

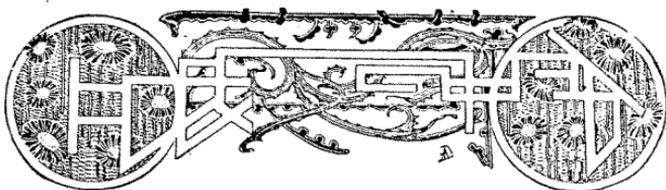
1. « C'est un dieu qui nous a fait ces loisirs », dit Tityre en parlant d'Auguste. (Virgile, *Bucoliques*.)

« Je sens, disait Vespasien, que je deviens un dieu. »

toute-puissance, n'a pas osé l'introduire sur ses monnaies.

A dater d'Auguste, le droit d'effigie devient le signe visible du pouvoir. Rois et empereurs se montreront désormais jaloux de cette prérogative, et, lorsque Charlemagne sera sacré empereur, nous verrons sur ses monnaies une tête, qui ne nous donne qu'une vague idée de ses traits, mais qui consacre la reprise de ce droit. Par la suite, le portrait disparaît de nouveau des pièces françaises et n'est restauré que par Louis XII, créateur des « testons ».





II

Histoire politique.

La démonstration de l'intérêt historique des monnaies et médailles n'est plus à faire. Depuis longtemps déjà, grâce à un classement méthodique, œuvre de savants éminents, elles sont une des sources les plus autorisées et les plus fécondes de l'histoire. Quelquefois elles constituent l'unique document que nous possédions, et bien des rois, des villes, des peuples même, nous fussent restés inconnus si les monnaies ne nous avaient révélé leur existence. Mais, même lorsque les autres sources d'information abondent, les monnaies sont pour l'historien un auxiliaire précieux : car tous les jours elles apportent quelque chose de nouveau, un détail inédit qui accompagne heureusement les textes et au besoin aide à les comprendre.

L'Histoire est basée sur la géographie et la chronologie. Il n'est pas possible, en effet, d'établir avec clarté et précision un fait historique sans une connaissance approfondie des lieux et des temps : aussi a-t-on appelé ces deux sciences les deux yeux de l'Histoire. Et c'est à ce titre précisément que l'étude des monnaies est d'une importance capitale.

Quelques pièces trouvées dans le sol peuvent jeter une lumière décisive sur un point d'histoire, que l'insuffisance des textes ne permettait pas d'élucider. Un exemple, — mais il est tout particulièrement intéressant pour nous, — suffira à le démontrer. Je veux parler d'Alésia, dont l'emplacement a donné lieu à des discussions sans nombre. Les Commentaires de Jules César ne fournissant aucun détail précis sur la situation de la place forte des Gaulois, certains historiens la plaçaient à Alaise, dans le département du Doubs, alors que d'autres, — et parmi ces derniers Napoléon III, — tenaient pour Alise-Sainte-Reine, dans la Côte-d'Or. De part et d'autre on apportait des arguments de poids, et la controverse menaçait de s'éterniser lorsqu'en 1862 l'empereur, qui en sa qualité d'historiographe de Jules César y prenait une part très active, ordonna des fouilles dans ces deux localités. A Alaise on trouva quelques monnaies, mais d'une date éloignée de celle de la conquête de César. Par contre, au Mont-Auxois qui domine Alise, on a découvert des armes, des ustensiles et surtout une grande quantité de monnaies, pour la plupart contemporaines du siège d'Alésia et qui constituent la preuve la plus évidente que c'est bien à Alise-Sainte-Reine qu'il faut chercher la ville des Mandubiens. Voici d'ailleurs ce que dit à ce sujet M. Louis Matruchot, dans sa très intéressante brochure sur Alésia : « On trouva, surtout au pied du mont Réa, où le combat avait été tout particulièrement meurtrier, plus de six cents monnaies romaines ou gauloises, qui témoignent d'une façon péremptoire qu'on s'est battu là *en l'an 52* avant Jésus-Christ, c'est-à-dire l'année même du siège d'Alésia.

« La numismatique fournit en effet à l'archéologue une loi d'une rigueur indiscutable. Lorsqu'on trouve enfouies, éparées dans le sol, un grand nombre de monnaies différentes, la date de l'enfouissement est facile à connaître : c'est la date même de l'émission des pièces les plus récentes.

« Or, toutes les monnaies romaines trouvées dans les fossés sont antérieures à l'an 52, et quelques-unes antérieures de quelques années seulement; l'une est de l'an 54. Quant aux monnaies gauloises, plus de cent sont arvernes; l'une d'elles porte le nom même de Vercingétorix; enfin toutes celles, — et elles sont au nombre de



MONNAIE DE VERGINGÉTORIX.

soixante et une, — qui portent le nom de l'Arverne Epasnactus, sont du type gaulois pur et, par suite, antérieures à la domination romaine; aucune n'est du type romanisé, comme le furent toutes les médailles frappées au nom de ce même chef, après qu'il eût fait sa soumission aux conquérants. Il en résulte que toutes ces monnaies ont été perdues là au moment même de la conquête. »

C'est vers le III^e siècle avant Jésus-Christ que la date fait son apparition sur les monnaies : elle s'écrit au moyen de lettres de l'alphabet, tantôt seules, tantôt précédées du mot *ERO* (de l'année).

Cette date inscrite sur les monnaies d'un grand nombre de villes a permis d'établir la chronologie d'une quantité de rois et de dynasties de toute sorte. Certaines pièces même nous fournissent non seulement l'indication de l'année, mais encore celle du mois. « C'est ainsi, dit M. Théodore Reinach,

qu'avec des monnaies des rois parthes où est mentionné le treizième mois, j'ai pu démontrer que les Grecs de Babylonie se servaient du cycle de Méton, dont se sert encore aujourd'hui l'Église pour fixer la date de Pâques. »

L'habitude de dater les monnaies s'est toujours continuée par la suite, et seules font exception à cette règle quelques monnaies du moyen âge qui ne portent aucun millésime.

*
* *

Nous avons vu que le véritable portrait, c'est-à-dire la représentation d'un personnage de son



MONNAIE DE SÉLEUCUS.

vivant même, commence sur les monnaies au III^e siècle avant Jésus-Christ, avec les dynasties issues du démembrement de l'empire d'Alexandre le

Grand. Dès ce moment c'est une série interminable



MONNAIE D'ANTIOCHUS.

d'effigies de rois, de reines, d'empereurs, de papes, de potentats divers, qui se poursuit de nos jours encore et constitue un des côtés les plus intéressants, j'allais dire

les plus amusants, de la monnaie. Ces personnages, nous les connaissons plus ou moins pour avoir

appris leur histoire ou en avoir entendu parler; mais la plupart du temps ce ne sont pour nous que des noms, et, dans le fond, bien d'entre eux nous laissent indifférents. En nous montrant leurs traits, la monnaie les fait revivre et déjà nous nous intéressons à eux : tel roi, tel petit prince même,



MONNAIE DE PTOLÉMÉE LAGOS.



MONNAIE DE BÉRÉNICE.

nous donne envie de savoir ou de nous remémorer qui il était. C'est la puissance de l'image, surtout quand cette image est pleine de vie, et la monnaie nous en fournit de nombreux exemples. Quelquefois même c'est plus qu'une simple physionomie, c'est toute la psychologie du person-



MONNAIE DE LA REINE PHILISTIS.

nage. Cette mâle figure de Séleucus Nicator et celle, d'un si grand caractère, d'Antiochus, m'en disent



MONNAIE DE MITHRIDATE LE GRAND.

plus long que les livres sur le fameux général



MONNAIE DE TIGRANE.

et son fils. Regardez les Ptolémées depuis le fondateur de la

dynastie lagide : comme chacun d'eux est lui-même, a sa vie

propre ! Et ces

reines, Arsinoé, Bérénice, Cléopâtre, ou encore cette

Philistis de Syracuse dont nous ne saurions peut-être rien si les

monnaies ne nous avaient conservé son charmant profil !

Regardez aussi ces

rois parthes aux physionomies si intéressantes, ou encore Mithridate, Tigrane, Prusias, Alexandre Bala,

Attale III roi de Pergame, gros bonhomme glabre d'un grand caractère, Chapour le Sassanide... Et tous ces empereurs romains, la fine tête d'Auguste, la grosse tête de Vespasien, le noble profil de Trajan, la série des Antonins...

Par la suite, le portrait dégénère et il faudra attendre la fin du xv^e siècle

pour le retrouver; mais là, de nouveau, quelle

floraison! Pendant trois siècles, les monnaies nous donneront une

série magnifique d'effigies tellement remarquables, tellement vivantes, que les traits du personnage se fixent dans notre esprit

et nous obligent, en quelque sorte, à nous y intéresser.



MONNAIE DE SAVOR.



GRAND BRONZE DE VESPASIEN.



MONNAIE DU PAPE LÉON X.



*
* *

Après les rois et autres dynastes, l'examen des monnaies nous donnera les différents régimes qui se sont succédé à la tête des nations : car chaque nouvelle forme de gouvernement tiendra à faire acte d'autorité en battant monnaie.

Voici trois pièces prises au hasard. La première

nous montre qu'en 1647, Naples a secoué le joug de l'Espagne et proclamé la république : car la pièce est frappée au nom du Sénat et du peuple napolitain, SENEX. Sur la seconde, nous voyons qu'à cette même époque la royauté est abolie en Angleterre et remplacée par le régime républicain, COMMONWEALTH. La troisième enfin nous montre, en 1828, la démocratie grecque sous la présidence de Capo d'Istria.

En 1868, le gouvernement provisoire d'Espagne émet des espèces sur lesquelles nous lisons qu'à cette date l'Espagne était libre, cela est écrit tout au long.

Transportons-nous maintenant dans un avenir lointain et supposons quelqu'un qui suit sur nos monnaies notre histoire nationale. Leur classement chronologique lui permettra de voir que depuis 1792 jusqu'en 1871, c'est-à-dire en moins d'un siècle, la France a changé sept fois de régime ; et encore dans une même forme de gouvernement pourra-t-il découvrir des nuances fort instructives. Ce sera d'abord le « règne de la loi », puis la république française jusqu'en l'an 10, et tout à coup sur ces pièces républicaines il verra apparaître une effigie, « Bonaparte premier Consul », laquelle suffirait à elle seule à lui démontrer que le régime est déjà bien malade. Aussi ne sera-t-il pas autrement surpris de voir bientôt ce « Bonaparte premier Consul » remplacé par « Napoléon empereur » ; par contre, le mot « République », qui persiste sur les pièces jusqu'en 1809, ne manquera pas de le faire sourire.

C'est qu'aussi ne prend pas qui veut des privautés avec la monnaie : pour qu'une effigie vienne remplacer un type en cours, pour que cette substitution soit tolérée, il faut que l'intrus soit devenu bien puissant. Voyez ce qui se passe à Rome. « L'inspec-

tion seule des monnaies, dit M. Mommsen, nous apprendra que la monarchie militaire a succédé au gouvernement républicain. » Et, en effet, alors qu'avant les guerres puniques rien ne peut faire supposer un affaiblissement quelconque du pouvoir populaire, nous voyons, après ces guerres, apparaître les indices certains d'un changement au profit d'abord d'une oligarchie, puis de l'*imperium* militaire, en attendant la monarchie absolue.

Rien d'intéressant comme de suivre ces vicissitudes. Prenons par exemple la suite monétaire de Syracuse,



MONNAIE DE MACÉDOINE AVEC LA MARQUE « LEG » AU-DESSUS
DE LA MASSUE A GAUCHE.

vers la fin du IV^e siècle avant Jésus-Christ. Longtemps tenus à l'écart, les tyrans ont fini par reprendre le dessus : Agathocle prend le titre de roi et ce sera la monarchie jusqu'à Hiéronyme. Puis, sur les monnaies, reparaitront les types anciens de divinités ; c'est qu'Hiéronyme assassiné, Syracuse a reconquis sa liberté, mais, hélas ! pas pour longtemps : car bientôt, après un siège mémorable, elle deviendra, comme les autres villes grecques, la proie des Romains.

En 168, après la défaite de Persée à Pydna, la Macédoine perd son indépendance et est divisée par les Romains en quatre provinces dont chacune frappe

monnaie : les pièces portent les dénominations de ces provinces. En 146 cette confédération est dissoute, et sur ces mêmes pièces, à côté de la légende grecque, on voit en caractères latins la marque de la domination romaine, LEG (legatus).

Les monnaies nous montrent encore les luttes contre l'oppression, les révoltes et les diverses tentatives pour reconquérir la liberté. Ici c'est la Ligue Achéenne organisée contre les Romains; là c'est la guerre sociale qui essaie de secouer le joug de Rome et sur les pièces de laquelle nous voyons les délégués des villes italiennes jurant de combattre la tyrannie.

Ayant délivré Rome de la dictature de César, Brutus fait frapper des monnaies à son effigie, avec, sur le revers, le bonnet de la liberté entre deux poignards; sur quelques-unes même figure le mot LIBERTAS. De même, les Juifs soulevés en 122 de notre ère par Simon Barcochéba refrappent des deniers romains au type national du « temple », avec la légende « Délivrance de Jérusalem ».

*
* *

Si maintenant nous voulons nous intéresser aux diverses guerres, victoires, conquêtes, expéditions et autres faits historiques, nous en trouverons, sur les revers des monnaies, des mentions nombreuses. Toutes ces représentations de la « Victoire », soit seule, soit élevant un trophée, ont trait à un fait d'armes, à un succès remporté par la ville ou son souverain; le lion à l'exergue des pièces indique que la bataille a eu lieu sur terre, le monstre marin fait allusion à une victoire navale.

Les monnaies de l'empire romain sont, sous ce rapport, tout particulièrement remarquables. « Les revers des monnaies impériales, dit M Babelon, constituent par leur diversité et leur précision chronologique les archives officielles de l'Histoire. Ce sont, pour la plupart, des suites de tableaux en miniature qui déroulent à nos regards les événements de chaque règne, complétant ou rectifiant au besoin les récits des historiens. » Et, par le fait, dans cette considérable série de monnaies, chaque empereur a consigné jusqu'aux moindres actes de son règne. A chaque événement c'est une frappe nouvelle. L'empereur a-t-il remporté une victoire? Immédiatement une monnaie vient nous l'apprendre. A-t-il fait une expédition, restauré une ville ou conféré un droit quelconque? nouvelle monnaie avec le fait mentionné tout au long, il n'y a qu'à lire¹. Mais aussi qu'est-ce qui pouvait servir sa gloire et sa renommée mieux que ces pièces qui courent de main en main et circulent de tous côtés?



REVERS D'UNE MONNAIE DE VESPASIEN APRÈS LA CAMPAGNE DE JUDÉE.

Plus tard, ce rôle commémoratif sera plus spécialement rempli par la médaille. Cependant on continuera de frapper des monnaies à l'occasion d'un événement historique : ainsi une pièce frappée en 1505 nous montre Louis XII maître du Milanais, une autre nous apprend qu'en 1702 les Français ont occupé Modène...

1. Dans certains règnes, les revers différents se comptent par centaines : celui d'Hadrien en fournit plus de 2 000.



On a pu voir par ce qui précède que le droit de battre monnaie a toujours été le privilège exclusif du pouvoir suprême. Dans les républiques, il appartient au peuple, à la nation; dans les monarchies, c'est l'apanage du souverain.

Ce privilège, ses détenteurs le conféraient quelquefois à un subordonné, vice-roi ou gouverneur de province, dans l'étendue où s'exerçait son pouvoir : c'est ainsi que nous voyons, par exemple, certains satrapes battre monnaie en leur propre nom, en vertu d'un droit attaché à leur situation élevée.

Et à ce propos il est intéressant de rappeler un fait qui montre que la monnaie peut aider à confirmer les textes. Thucydide raconte que Thémistocle proscriit s'étant réfugié chez le roi de Perse, celui-ci non seulement le reçut magnifiquement, mais encore lui conféra une sorte de souveraineté. Cette dernière allégation n'avait reçu aucune confirmation jusqu'au jour où la découverte d'une monnaie de Magnésie permit d'établir l'exactitude des dires de l'historien : le nom de Thémistocle y figure en toutes lettres, ce qui prouve que le vainqueur de Salamine a effectivement exercé une autorité sur cette ville.

A Rome, sous la République, on accordait le droit de battre monnaie aux généraux commandant des armées; c'était un des privilèges de l'*imperium* militaire. Ce droit, Auguste le partagea entre l'empereur, qui se réservait exclusivement les espèces d'or et d'argent, et le Sénat, qui gardait l'autorité sur celles de cuivre. Aussi voit-on sur les premières

l'effigie impériale, tandis que le numéraire de bronze porte la signature du Sénat, SC¹.

Parmi les villes tombées sous la domination romaine, quelques-unes conservèrent le droit de monnayer le cuivre, Rome se réservant l'or et l'argent. Il en est même qui furent autorisées à frapper l'argent : tel est le cas, par exemple, d'Athènes, qui continua sous les Romains l'émission de ses tétradrachmes. Le monnayage des villes grecques ne cessa que sous le règne de Gallien, au III^e siècle de notre ère.

De même que les autres barbares des invasions, les Francs commencèrent à battre monnaie au nom de l'empereur de Constantinople, dont ils reconnaissaient la suzeraineté, du moins nominale. Le premier roi franc qui fit acte d'indépendance en battant monnaie à sa propre effigie, c'est Théodebert I^{er}, roi d'Austrasie et petit-fils de Clovis.

Sur les pièces mérovingiennes on voit rarement le nom des rois, mais il ne faut pas en conclure que le privilège avait cessé d'appartenir à la royauté; quand bien même les monnaies ne portent que des noms de localités, d'abbayes ou d'officiers chargés de la surveillance des émissions, elles sont toujours frappées au nom du roi.

Plus tard, sous la féodalité, grands feudataires et évêques en prendront à leur aise avec la monnaie et s'arrogeront des droits de toute sorte, sans que le roi, dont le privilège reste cantonné dans les seules limites de son domaine, puisse les en empêcher. Force lui est d'ailleurs de se résigner : « Qui t'a fait comte? — Qui t'a fait roi? » Ce n'est guère

1. *Senatus Consulto*, par décret du Sénat. Voir figure page 85.

qu'avec Philippe-Auguste que commencent à se manifester les efforts royaux pour centraliser le monnayage.

Et puisque nous en sommes aux institutions, disons encore quels étaient ceux à qui incombait le soin de la fabrication monétaire. C'est la monnaie elle-même qui nous l'apprend.

A dater de l'an 220 avant notre ère, on voit apparaître sur les pièces d'argent d'Athènes les noms de trois personnages dont nous ignorons la qualité, mais qui sont vraisemblablement des magistrats chargés de la direction et de la surveillance du monnayage. Les deux premiers, dont les noms changent annuellement, semblent être des personnes haut placées, probablement des archontes, le troisième un officier préposé aux mesures. Le nom de ce dernier personnage change onze à douze fois par an, d'où l'on a conclu que ses fonctions devaient durer une prytanie. On sait que le Sénat athénien se composait de 500 membres divisés en dix groupes qui dirigeaient à tour de rôle les affaires pendant un mois; on nommait prytanes les cinquante membres du groupe au pouvoir.

En Asie Mineure, si l'on en juge par la légende d'une monnaie de Smyrne, c'étaient les prytanes eux-mêmes qui étaient préposés à la monnaie.

C'est au moyen de ces noms inscrits sur la monnaie qu'Eckhel a découvert que dans certaines villes, comme par exemple Byzance, Laodicée ou Pergame, les femmes pouvaient être investies des plus hautes fonctions. Voilà qui va faire plaisir aux féministes.

A Rome, vers le milieu du III^e siècle avant Jésus-Christ, on commence à voir sur la monnaie des

lettres, des monogrammes ou divers symboles qui constituent la marque du magistrat préposé au monnayage. A partir de 217, on y lit les noms de trois personnages : ces noms sont souvent suivis de l'inscription III· VIR· A· A· A· F· F· (tres viri, aere, argento, auro, flando, feriundo), qui nous renseigne sur leur fonction : ce sont les triumvirs chargés de monnayer le cuivre, l'argent et l'or.

César porta leur nombre à quatre, ainsi qu'en témoignent certaines pièces sur lesquelles figurent



BRONZE ROMAIN PORTANT LE NOM DU TRIUMVIR
MONÉTAIRE T. CRISPINUS.

quatre noms, mais Auguste les ramena à trois. Les noms des triumvirs continuent à se voir sur la monnaie jusqu'en l'an 15, époque à laquelle ils cèdent la place, sur les espèces d'or et d'argent, au nom de l'empereur. Dix ans plus tard, ils disparaissent même du numéraire de bronze.

A l'époque mérovingienne, la fabrication monétaire était confiée à des officiers publics dont le nom figurait sur les monnaies et en constituait la véritable garantie. Sous les Carolingiens, les pièces ne sont plus signées ; les monnayeurs sont des officiers attachés à la personne du roi, qu'ils suivent partout. Au ^{xiii}^e siècle, le roi les réunit en une corporation qui s'appela le Serment de France : cette corporation jouissait de privilèges importants, qui ne furent abolis que par la Révolution de 1789. L'administration des monnaies fut d'abord placée sous le con-

trôle de généraux-maitres chargés de la surveillance des émissions, puis on institua la Chambre des Monnaies, qui par la suite fut érigée en Cour avec des attributions à la fois administratives et judiciaires. Cette organisation dura jusqu'à la Révolution.

Jusqu'en 1879 l'administration des monnaies en France était donnée à l'entreprise, sous le contrôle de l'État. A partir de 1880, la fabrication monétaire a été mise en régie.

Une des institutions antiques dont la monnaie nous montre toute l'importance, c'est celle des jeux agonistiques. Ces chars à deux ou quatre chevaux, — biges ou quadriges, — qu'on retrouve çà et là sur les monnaies, ont généralement trait à une victoire remportée par la cité et dont celle-ci se montre tout particulièrement fière. C'est qu'aussi les jeux sacrés, et principalement ceux qui se célébraient à Olympie en l'honneur de Zeus, étaient pour les Grecs une des plus éclatantes manifestations de leur vie nationale. « Nulle part la glorification de la vie physique, qui formait un côté de la religion grecque, n'était aussi visible que là ¹. » Mais ces fêtes constituaient également une démonstration patriotique. Leur célébration occasionnait une trêve sacrée : toutes les hostilités étaient suspendues et pour un moment ces villes si divisées ne formaient plus qu'une nation, la Grèce. Ces jeux amenaient tous les quatre ans à Olympie une foule innombrable, mais les Grecs seuls pouvaient y prendre part; les étrangers n'étaient admis qu'à titre de spectateurs. D'ailleurs, rien que le fait qu'on comptait par olympiades suffit à donner

1. Chantepie de la Saussaye.

une idée de l'importance qu'on attachait aux jeux olympiques. Les fêtes duraient cinq jours : le premier était consacré aux cérémonies religieuses, le cinquième à la distribution des récompenses et les trois autres aux jeux proprement dits. De ces trois jours, le plus aristocratique était le dernier, celui de la course des chars et du concours hippique. La journée s'ouvrait par la course des quadriges ; puis venaient les chars attelés de deux mules, la course des biges et enfin les courses de chevaux. Les vainqueurs rentraient en triomphe dans leur patrie ; on leur faisait une réception solennelle, marquée par des réjouissances publiques, et la cité, justement fière, frappait des monnaies qui allaient répandre sa gloire aux quatre coins du monde.

Les guerres de l'antiquité ont donné lieu à des émissions spéciales de monnaies. Comme pas plus alors qu'aujourd'hui il n'était possible de faire la guerre sans argent, il arrivait constamment qu'on avait à faire parvenir aux commandants des armées les subsides nécessaires aux divers frais de la campagne, solde des mercenaires ou autres. Ces sommes s'envoyaient d'habitude sous forme de lingots que le général faisait monnayer lui-même, au milieu de son armée. Les monnaies militaires n'étaient nullement destinées à être remboursées une fois la guerre terminée, comme c'est la plupart du temps le cas avec les monnaies obsidionales. Elles avaient une valeur réelle et s'ajoutaient à la série nationale, mais elles portent les traces des circonstances spéciales dans lesquelles elles ont été émises, ce qui leur donne un intérêt historique tout particulier. Les monnaies des légions romaines por-

tent le nom et les emblèmes de ces légions. On peut juger quels renseignements précieux ces pièces



MONNAIE OBSIDIONALE DE CATTARO.

fournissent pour l'histoire des armées romaines et de leur composition.



MONNAIE DE SÉLEUCUS.

Iconographiquement et en ce qui concerne plus spécialement l'art militaire, la monnaie apporte à l'archéologie des documents nombreux d'armes, de chars de guerre, — voyez celui de Séleucus, attelé d'éléphants,



MONNAIE PERSE REPRÉSENTANT D'UN CÔTÉ UN ROI SUR SON CHAR DE GUERRE ET DE L'AUTRE UNE GALÈRE.

— de vaisseaux, galères perses, romaines, etc., de détails sur le maniement des armes, sur la tactique et les exercices militaires, — la

De cursio romaine, marche d'entraînement, — et enfin une considérable série de costumes militaires, d'armures, casques, etc., de toutes les époques et de tous les pays.



III

Histoire économique

Si la monnaie a pu jusqu'ici nous renseigner sur les religions, les événements politiques et les diverses institutions, à plus forte raison pourra-t-elle nous raconter des choses intéressantes sur les questions qui la concernent plus particulièrement, celles auxquelles elle est intimement liée de par son rôle même, — essentiellement économique, — de mesure de valeur et d'instrument d'échange. Personne mieux qu'elle, en effet, ne serait à même de nous parler de ce monde de choses qu'évoque et qu'implique ce seul mot « l'argent », mais je ne puis ici qu'effleurer la question et mentionner simplement les indications qu'un rapide examen de la monnaie peut nous fournir sur cette matière.

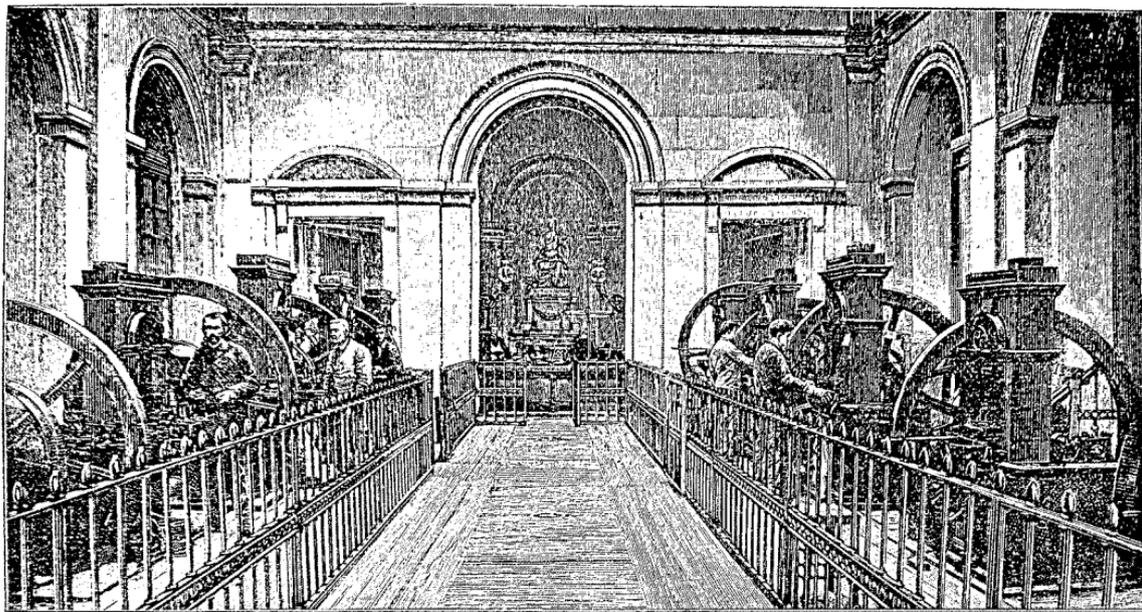
Tout d'abord le métal lui-même nous donnera une idée de la manière dont était répartie dans l'antiquité la production de l'or, de l'argent, du cuivre. Ainsi, par exemple, nous verrons qu'en Grèce l'or était moins abondant que l'argent, car les pays grecs ont toujours gardé l'étalon d'argent alors que ceux d'Asie avaient l'étalon d'or. D'autre part, pour que Rome ait

conservé jusqu'en 269 avant Jésus-Christ, — c'est-à-dire jusqu'au moment où elle entre en contact avec l'Italie méridionale et la civilisation grecque, — l'étalon de cuivre, il fallait que l'or et l'argent fussent bien rares dans sa région, car nous savons que le cuivre est loin d'avoir les qualités voulues pour faire une bonne monnaie. C'est pourquoi elle adopte l'étalon d'argent; mais elle n'aura de monnaie d'or que lorsque la conquête du monde l'aura mise en rapport avec les pays où ce métal constituait l'étalon.

En continuant notre enquête, nous constaterons que les anciens étaient monométallistes, c'est-à-dire qu'ils n'ont admis qu'un seul étalon monétaire, l'or ou l'argent¹, système opposé au bimétallisme qui, au contraire, préconise l'adoption d'un double étalon, l'or et l'argent, avec, entre la valeur de ces deux métaux, un rapport légal fixe. Ceci mérite une petite explication.

On donne le nom d'étalon à la monnaie qui jouit d'un pouvoir libérateur illimité, c'est-à-dire qui est reçue dans les caisses de l'État sans limitation de quantité. Dans les pays monométallistes, ce pouvoir n'est donné qu'à un seul métal, qui est également le seul dont la frappe soit illimitée. Ainsi, en Angleterre, l'or seul est accepté sans limite, l'argent peut être refusé au-dessus de 2 livres sterling; de plus, la frappe de l'argent est restreinte à une quantité fixée par la loi, tandis que celle de l'or est libre. L'Angleterre est donc monométalliste. En France, le système monétaire actuel créé par la Révolution a été basé sur le double étalon et sur le rapport légal, de 1 à 15 et demi, entre la valeur de l'or et celle de l'argent, rap-

1. Je ne mentionne pas l'électrum, que je considère comme de l'or.



LA MONNAIE DE PARIS. — SALLE DE MONNAYAGE.

port établi d'après le cours de ces deux métaux à cette époque : l'or valait 3 400 francs le kilogramme, l'argent 200 francs, soit quinze fois et demie moins. Mais par la suite il est devenu difficile de maintenir une proportion fixe entre deux valeurs aussi variables. En effet, vers 1850, les nouvelles mines de Californie et d'Australie amenèrent sur le marché une telle quantité d'or que ce métal perdit de son prix et que, de 15 kilogrammes et demi d'argent qu'il représentait jusque-là, il en vint à n'en plus valoir que 14 à peine. Il en résulta une plus-value pour l'argent qui devint immédiatement la proie des accapareurs, et il fallut bientôt prendre des mesures pour empêcher son émigration à l'étranger. Afin de donner moins de prise à la spéculation en en diminuant les avantages, on abaissa en 1865 le titre de la monnaie divisionnaire de 900 millièmes à 835 et on en limita la frappe, la seule pièce de 5 francs restant au titre légal et gardant son pouvoir libérateur illimité. Cette mesure est encore en vigueur, et seules les pièces de 5 francs sont reçues dans les caisses de l'État sans limitation de quantité, les autres pièces d'argent ne sont acceptées que jusqu'à concurrence de 100 francs par paiement. Mais, à partir de 1872, la production de l'argent devenant à son tour de plus en plus abondante et celle de l'or diminuant, ce dernier reprit sa place tandis que l'argent baissa jusqu'à moins de 120 francs le kilogramme. Nouvelle spéculation. Acheté à ce prix, l'argent était apporté à la Monnaie, qui devait, de par la loi, donner contre l'équivalent d'or sur la base du rapport légal de 15 et demi : pour 120 francs on pouvait se faire donner 200 francs, la différence au préjudice du Trésor. En 1876, on fut obligé, pour éviter la ruine, de suspendre la frappe

des pièces de 5 francs, mesure qui fut adoptée en 1878 par l'Union latine : on nomme ainsi la convention conclue en 1865 entre la France, la Belgique, la Suisse, l'Italie et la Grèce, en vue d'établir une unification des systèmes monétaires.

Depuis cette époque, diverses tentatives ont été faites, aussi bien en France qu'aux États-Unis, dans le but d'arriver, par une entente internationale, à rétablir un rapport fixe entre l'or et l'argent et à obtenir la frappe libre de ces deux monnaies dans le rapport établi. En 1895 se fondent des ligues bimétallistes en France, en Allemagne et en Angleterre, mais les diverses motions déposées soit à la Chambre française, soit au Reichstag ou à la Chambre des Communes demeurent sans résultat. Un an après, les bimétallistes américains, les « hommes d'argent », essaient à leur tour d'arriver à la libre frappe de l'argent, sans d'ailleurs aboutir davantage. Il semble donc qu'à l'heure qu'il est, et vu les tendances actuelles, il faille abandonner comme irréalisable toute idée d'un rapport fixe entre la valeur de l'or et celle de l'argent.

Mais revenons aux monnaies antiques, et continuons à nous instruire.

« En général, dans tout le monde hellénique, la monnaie d'or et d'argent se montre à nous avec un titre remarquablement pur.

« Presque partout l'or est souvent sans alliage; l'analyse ne révèle que 3 millièmes d'argent uni à l'or dans les statères de Philippe de Macédoine et d'Alexandre : c'est le plus grand degré de pureté auquel on pût atteindre avec les procédés d'affinage dont disposaient les anciens. Dans les dariques il y a un peu plus d'alliage introduit volontairement,

mais il ne monte qu'à 3 centièmes. La monnaie d'argent grecque ne présente aussi dans sa généralité que des proportions d'alliage extrêmement minimes, bien inférieures à celles qu'ont admises les peuples modernes. Les tétradrachmes athéniens de la belle époque varient entre 0,986 et 0,983 de fin. Ceux de la seconde série ne contiennent plus en moyenne que 0,966 d'argent et 0,032 de cuivre, mais ils compensent cet alliage par une addition de 0,002 d'or.

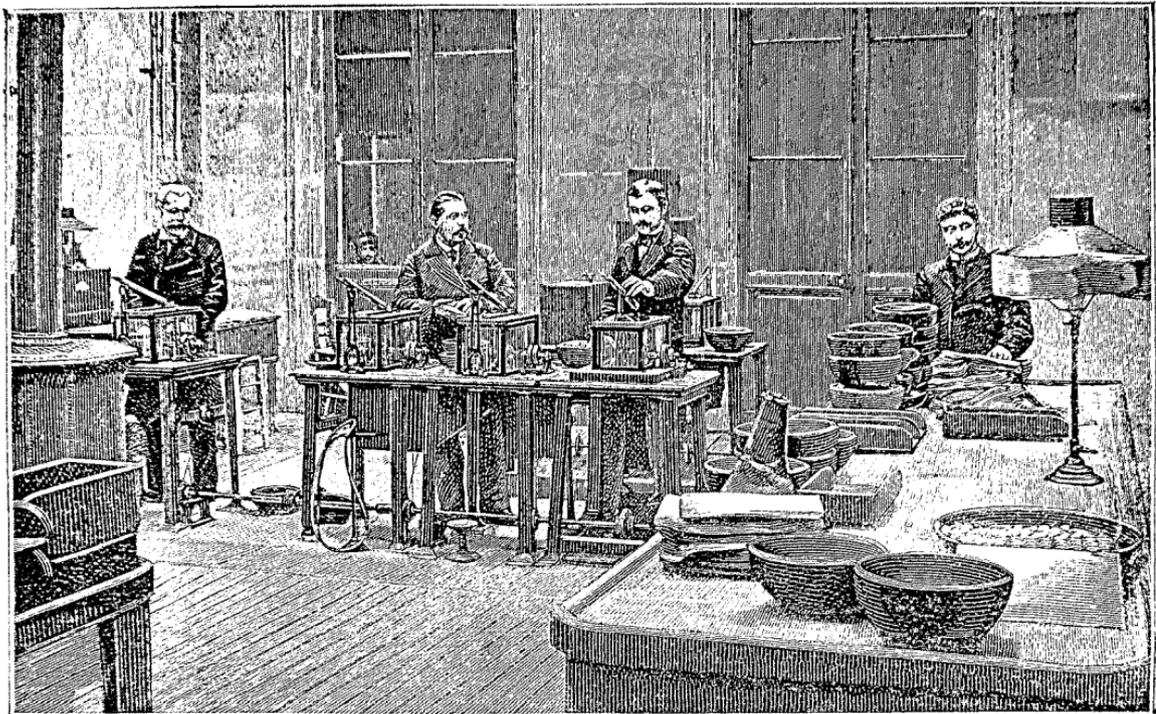
« Dans les monnaies d'argent d'Alexandre on constate 0,967 d'argent, 0,029 d'alliage et 0,0036 d'or.

« Dans la réforme monétaire d'Auguste l'or était au titre de 0,998 de fin et la loi Julia sur le péculat faisait de son altération un crime d'Etat; l'argent n'admet également que 1 ou 2 p. 100 au plus d'alliage. L'or impérial demeure jusqu'à Vespasien d'une excellente qualité comme métal, sans que son titre descende au-dessous de 0,901 de fin. Mais après Vespasien l'analyse ne fournit plus que 0,938 et le titre s'abaisse encore notablement vers le temps de Septime-Sévère. Pourtant il reste encore remarquablement bon par comparaison avec celui des deux autres métaux, même au plus fort de la grande crise monétaire du III^e siècle¹. »

Cette crise fut causée par Caracalla, qui diminua le poids de la monnaie d'or en lui maintenant par des dispositions pénales la même valeur. L'or fut tellement déconsidéré qu'on ne l'acceptait plus que vérifié à la balance. Constantin mit fin à cette crise en restituant à la monnaie son poids véritable.

Le titre de nos monnaies actuelles est, je l'ai dit

1. Fr. Lenormant, *La Monnaie dans l'Antiquité*.



LA MONNAIE DE PARIS. — LES BALANCES AUTOMATIQUES.

plus haut, de 900 millièmes pour l'or et la pièce d'argent de 5 francs ; les autres pièces d'argent sont à 0,835. Ces titres sont les mêmes dans les pays de l'Union latine qui ont adopté le système monétaire français. En Angleterre l'or est à 0,966 de fin, l'argent à 0,925, et quant à l'Allemagne et aux États-Unis, l'or et l'argent y sont à 0,900.

Toujours en poursuivant, la comparaison des monnaies entre elles nous montrera les divers systèmes pondéraux qui ont servi de base aux systèmes monétaires, puis les rapports qui existent entre ces derniers, et leur adoption par tel ou tel pays. Ainsi nous verrons qu'alors que Rome établit son unité d'argent de manière à la mettre en rapport avec la drachme grecque, l'Allemagne fait frapper en 1871 un mark d'or qui ne cadre avec aucun autre système monétaire et que l'Angleterre ne veut pas entendre parler de système métrique ni même de fractions décimales.

*
* *

Voyons maintenant ce que la monnaie saura nous dire sur le commerce et les relations commerciales.

Je ne veux pas revenir ici sur cette question des types primitifs, mais il est certain que bien des pièces antiques nous donnent une idée du genre de commerce que pratiquait le pays qui les a émises. Il n'y a, d'ailleurs, là rien qui s'oppose à ce que ces types aient été en même temps des symboles religieux. Quoi de plus naturel que de voir, par exemple, un pays de vignobles honorer tout particulièrement le dieu du vin qui lui prodigue ses dons et l'entoure de sa sollicitude ? De toute façon le thon représenté sur les pièces de Cyzique a bien traité à ses pêcheries,

que nous savons, par ailleurs, célèbres. Nous savons aussi que le silphium a été la base du commerce de la Cyrénaïque.

Mais, si nous examinons les monnaies de Cyzique, nous constatons une série de types différents qui se trouvent être ceux de telle ou telle cité que nous connaissons. Il y a là un indice certain de rapports commerciaux. Cyzique cherche évidemment à acclimater plus facilement son numéraire, à le rendre plus sympathique, en adoptant les types nationaux des pays où il circule, et nous savons qu'en effet il circulait de tous côtés. De même, quand nous voyons, au *iv^e* siècle, Carthage frapper des espèces qui ont des rapports nombreux avec celles de la Sicile, nous pouvons en conclure que les deux pays étaient en relations d'affaires.



LE SILPHIUM. REVERS
D'UNE MONNAIE DE
CYRÈNE.

Regardez les monnaies incuses des villes de la Grande Grèce : elles sont toutes en argent, elles ont toutes la même forme, le même aspect, le même poids. Ce ne peut être là le fait d'une simple coïncidence : cette fabrication en tous points identique est le signe certain d'une alliance commerciale.

De même nous rencontrons dans les monnaies du moyen âge des pièces portant le nom de deux ou trois villes¹, quelquefois celui de deux ou trois souverains. Évidemment ces pièces dénotent une entente, une convention qui leur permit de circuler dans ces différents pays au même titre que dans le leur, c'est-à-dire sans change. De nos jours l'union monétaire

1. Il existe également des monnaies grecques portant les noms et les types de deux villes.

latine n'a pas d'autre objet : ainsi, en vertu de traités conclus en 1878 et 1885 entre la France, la Belgique, l'Italie, la Suisse et la Grèce, nous voyons circuler chez nous la monnaie d'argent de ces pays au même titre que la nôtre. Dans quelques siècles d'ici, on découvrira en France des pièces grecques, en Italie des pièces belges, etc., qui permettront d'établir qu'à un moment donné il a existé entre ces pays une convention monétaire dont les millésimes donneront la durée.

Il est très intéressant de suivre cette circulation des monnaies sur les pièces elles-mêmes : il suffit pour cela de les regarder attentivement et d'en observer les particularités. Ainsi, cette même ville de Cyzique, qui variera ses types monétaires suivant les pays avec lesquels elle est en relations d'affaires, conservera, d'un autre côté, pendant deux siècles, l'*electrum* et le carré creux qui depuis longtemps déjà avaient disparu des revers. Pourquoi ? Parce que sa monnaie est très demandée et qu'on est habitué à sa forme particulière. Peu importe le type : du moment que le métal y est, qu'on y retrouve le thon et le carré à ailes de moulin, c'est la monnaie de Cyzique, on la reconnaît entre mille.

Athènes fait mieux encore. Alors que les types des autres villes varient d'une manière remarquable et suivent l'évolution artistique, ses monnaies à elle gardent leur même type archaïque jusqu'au temps d'Alexandre le Grand. C'est qu'aussi ce type est célèbre, tout le monde le connaît, même les barbares ; il s'agit bien de le changer !

Cette persistance de l'empreinte sur telle ou telle monnaie est une des meilleures preuves de sa grande circulation : nous en trouvons une autre dans ses imitations.

Qu'imitera-t-on, en effet, sinon précisément les pièces les plus répandues, les plus recherchées? Aussi voyons-nous dans l'antiquité des imitations sans nombre des « Chouettes » d'Athènes, des Philippes d'or ou des tétradrachmes d'Alexandre, de même qu'au moyen âge on a beaucoup imité les florins de Florence.

Les types de ces monnaies plaisent, on s'en inspire, on les adopte pour sa propre fabrication, et cela, la plupart du temps, parce qu'on manque d'artistes capables de créer un type national. Mais bien des fois aussi cette imitation n'est qu'une simple contrefaçon. Telle ville, dont les espèces eussent eu peine à franchir le territoire, trouvait plus commode de copier exactement un type populaire dans lequel le public, trompé par les apparences, croyait reconnaître celui de la monnaie véritable. Sans doute prenait-on la précaution, afin d'éviter tout conflit¹, de placer sur ces pièces sa propre légende, de manière à pouvoir, le cas échéant, alléguer sa bonne foi; mais cette légende était si habilement disposée, que seuls ceux qui savaient lire, — et ils étaient rares, — étaient à même de se rendre compte de la supercherie. C'est, comme on le voit, d'une extrême simplicité, et cependant plus d'une ville dans l'antiquité et plus d'un prince au moyen âge ont usé de ce moyen et s'en sont fort bien trouvés; d'autant plus que ces pièces imitées sont la plupart du temps à un titre inférieur.

Une autre sorte d'imitation est celle qui a servi de point de départ au monnayage des peuples barbares.

1. « C'était une chose grave que de s'approprier le type d'autrui, d'autant plus que le plus souvent ce type monétaire était en même temps celui du sceau public de l'Etat ou du prince qui en avait fait sa marque. » (Lenormant.)

Ceux-ci, en effet, lorsqu'ils se mirent à fabriquer eux-mêmes leur monnaie, commencèrent tout naturellement par copier celle des monnaies étrangères qui circulait le plus chez eux. En Gaule on a tout particulièrement imité les Philippes d'or. Comment ces pièces ont-elles pénétré chez les Gaulois? Y a-t-il un rapport quelconque entre leur introduction et le pillage du temple de Delphes par ces mêmes Gaulois en 279 avant Jésus-Christ? Peut-être, à supposer cependant que ce pillage ait eu réellement lieu et que



IMITATION GAULOISE DES STATÈRES
D'OR DE PHILIPPE II.

les pièces que contenait le trésor du sanctuaire eussent été précisément des statères de Philippe. Ce qui paraît plus vraisemblable, c'est que cette monnaie d'or a été introduite en Gaule par les colonies grecques de la Méditerranée et principalement Massalie. En tout cas, la monnaie de Philippe est devenue le prototype du monnayage gaulois.

De même la monnaie d'Athènes a été imitée jusque dans le fond de l'Arabie. « Ces imitations, dit M. Lenormant, déterminent l'existence et le trajet d'une route de caravanes activement fréquentée, qui amenait par terre les épices de l'Inde et les aromates de l'Arabie méridionale, de Saba au port de Gaza où leurs principaux acquéreurs, ceux qui les transportaient ensuite par mer dans les différentes parties du bassin de la Méditerranée, étaient les Athéniens.

*
* *

Enfin les monnaies nous montrent écrite tout :

long l'histoire des colonies. Déjà dans l'antiquité nous en retrouvons des signes dans les types monétaires, mais je veux surtout parler des grandes entreprises coloniales qui commencent au xvi^e siècle. Rien qu'à suivre les monnaies, nous voyons les Espagnols installés au Mexique, aux Canaries et aux Philippines; les Portugais aux Indes, au Brésil ou dans l'Afrique orientale. C'est en 1600, sous le règne d'Élisabeth, qu'ont été frappées les premières pièces anglaises des Indes; leurs légendes sont en latin. Plus tard nous retrouvons ces légendes en anglais avec la mention « Compagnie anglaise des Indes Orientales ». Voici maintenant les Anglais dans l'Amérique du Nord, aux Antilles, aux Bermudes... En 1670, Louis XIV autorise la Compagnie française des Indes à frapper des monnaies pour les besoins du commerce; en 1721, on en frappe également dans les colonies d'Amérique, avec la mention « Colonies françaises », et depuis cette époque le service des colonies a donné lieu à des frappes nombreuses de monnaies.

*
* *

Après le commerce, l'industrie. Tout d'abord il y a la métallurgie et tout ce qui s'y rattache; cependant je ne m'y arrêterai pas, car, nous l'avons vu, la monnaie est de date relativement récente alors que l'usage des métaux est fort ancien. Mais sa fabrication nous met en rapport avec l'industrie manufacturière et les divers procédés employés suivant les époques. J'en retiens un, tout particulièrement intéressant, car il nous renseigne non seulement sur une technique, mais encore sur ceux qui la pratiquaient.

J'ai déjà dit que les coins antiques, du moins ceux qui ont servi à frapper les belles pièces, étaient en acier trempé. Cependant on a longtemps pensé que ces coins devaient être en bronze ou en fer doux, et cela surtout parce que toute autre matière paraissait beaucoup trop dure et difficile à travailler pour les moyens dont on pouvait disposer à cette époque. Mais de tous ces moyens on en oubliait un : en effet, un praticien, M. V. Lemaire, a démontré que les beaux coins antiques étaient gravés au *touret*, c'est-à-dire avec l'instrument dont se servaient les graveurs de pierres fines, d'où il résulte que, selon toute vraisemblance, ces artistes étaient en même temps des graveurs de coins monétaires. Le touret consiste en une roue métallique que l'on actionne au moyen d'une pédale et dans l'essieu de laquelle on introduit les outils qui servent à graver. Cette roue peut faire plusieurs centaines de tours à la minute. Les forets sont en fer doux. « Ils présentent à leur extrémité libre amincie un petit renflement sur lequel le graveur dépose un peu de poudre de diamant humectée d'huile ; cette poudre se fixe dans le fer doux aussitôt que l'outil tourne dans la pierre, de sorte qu'à ce moment l'outil fait office d'une véritable petite meule de diamant usant la pierre¹ ». Les anciens remplaçaient le diamant par la poudre d'émeri. Voici maintenant comment M. Lemaire a été amené à découvrir que les coins antiques étaient en acier trempé, et de quelle intéressante manière il nous raconte ses expériences : « Nous avons voulu, dit cet artiste, nous rendre compte pour nous-mêmes d'un travail de ce genre, en gravant au touret du graveur

1. V. Lemaire.

en pierres fines une matrice imitée d'une monnaie ancienne.

« Nous avons préparé à cet effet un petit coin léger de bronze facile à approcher des outils. Nous nous mettons à la besogne. L'outil s'enfonce légèrement dans le bronze, il mord... le sillon s'allonge... oui; mais voilà que nous revenons en arrière sur la première poussée et l'outil cesse de mordre!... nous y déposons plus de diamant... Peine inutile! L'outil n'entre plus davantage dans le bronze. Plus nous lui fournissons de diamant, moins il pénètre, car il se déforme : au lieu de mordre, il est mordu lui-même!

« Nous reprenons le travail sur un coin de fer : même insuccès. Faut-il avouer notre dépit? Nous nous mimes à réfléchir à notre déconvenue. Bronze et fer furent examinés à la loupe, tournés et retournés en tous sens... Soudain la lumière se fit! Nous primes un morceau d'acier trempé dur, le plus dur qui nous tomba sous la main, et nous le présentâmes à l'outil qui avait refusé d'entrer dans le bronze et le fer, et cette fois l'outil de fer doux pénétra dans l'acier durci par la trempe comme dans une agate!

« Si nous avions réfléchi à notre entreprise avant de nous y engager, nous aurions pu prévoir notre échec. En effet, le diamant, si on le roule entre deux métaux, s'implantera toujours dans celui des deux qui est le plus tendre. Or, le bronze étant plus doux que le fer de notre outil, il s'est approprié tout le diamant. Le coin de fer étant, lui, du fer comme celui de notre outil, le diamant s'est réparti sur les deux : l'outil a tourné diamant sur diamant, sans entrer dans le coin qu'il eût dû creuser. Mais, lorsqu'il a eu devant lui de

l'acier trempé, l'outil a gardé tout le diamant pour attaquer victorieusement l'acier¹. »

Maintenant que nous savons comment procédaient les graveurs antiques, la monnaie va nous dire qui ils étaient et quelle était leur condition sociale.

Comme la plupart des œuvres de l'antiquité, les monnaies sont anonymes. Cependant sur un certain nombre de pièces on lit des noms qui sont, — il y a tout lieu de le croire, — des signatures d'artistes. Deux de ces noms, en particulier, ne laissent subsister aucun doute à cet égard : ce sont ceux de Théodotos sur les pièces de Clazomène et de Neuanthos sur celles de Cydonie de Crète. Ces deux noms sont, en effet, suivis du mot « faisait », formule habituelle aux artistes. Les autres ne portent aucune mention spéciale; cependant on s'accorde à reconnaître des signatures de graveurs monétaires dans certains noms écrits en caractères minuscules et dissimulés soit dans un pli de vêtement, soit dans un bandeau ou toute autre place moins apparente que celle où signaient les magistrats, dont les noms sont, en outre, inscrits en lettres beaucoup plus grandes. Ces signatures se retrouvent toutes vers la même époque, le commencement du IV^e siècle avant Jésus-Christ, et, pour la plupart, les seuls Théodotos et Neuanthos exceptés, — sur les monnaies de la Grande Grèce et de la Sicile. Nous possédons ainsi le nom d'un certain nombre de graveurs antiques, parmi lesquels je mentionnerai plus particulièrement Cimon, Evenète, Euclide, Héraclide et Choirion. Chose étonnante, ces artistes, aucun texte n'en parle, et cependant ils devaient être célèbres, puisque les

1. V. Lemaire, cité par Babelon.

monnaies nous montrent qu'on les appelait d'une ville à l'autre pour graver des coins. Peut-être ne les considérait-on que comme de simples artisans, ce qui serait d'une injustice suprême, car certains d'entre eux méritent d'être classés parmi les plus grands artistes de l'antiquité. Quoi qu'il en soit, les monnaies nous permettent de voir qu'ils étaient de condition libre, sans quoi on n'eût certainement pas toléré leur signature à côté de celle de personnages haut placés.

La situation des graveurs monétaires à Rome ne semble pas avoir été aussi honorable. Ce qui ressort du peu de documents que nous possédons sur leur compte, c'est qu'ils étaient esclaves ou tout au plus affranchis. On les nommait *sculptores*, nom qu'on donnait aux graveurs de pierres fines, ce qui tiendrait à prouver que ce sont bien les mêmes artistes qui gravaient les gemmes et les coins monétaires.

Après cette petite incursion dans la vie sociale, pénétrons maintenant dans la vie privée.

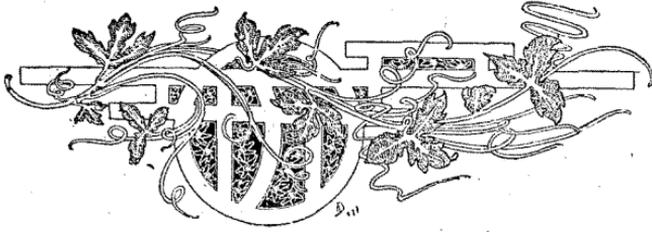
De nombreuses trouvailles faites dans les temples, les fontaines sacrées ou divers autres sanctuaires, nous montrent l'habitude qu'on avait dans l'antiquité de consacrer aux dieux des monnaies, ou même de simples morceaux de métal brut, soit pour demander une faveur, une guérison, soit à titre d'ex-voto. Sur certaines de ces pièces on a même gravé le nom du dieu à qui elles étaient offertes. Ces monnaies étaient généralement placées dans la main de la statue, parfois aussi on les glissait dans le socle par des fissures qu'on y pratiquait : les troncs de nos églises ne datent pas d'hier.

Une autre habitude que nous révèlent les monnaies,

c'est celle de placer dans la main ou entre les dents des morts la *danakè*, c'est-à-dire l'obole qu'on devait payer à Charon pour être admis dans sa barque et pouvoir traverser le Styx. C'est ce que nous appelons le sou des morts. Ces *danakès* ont été trouvées dans bon nombre de tombeaux, tant en Grèce que dans divers autres pays. A Rome, il était interdit d'enterrer de l'argent avec les morts, et cela probablement dans le but d'éviter les profanations des tombes; mais cette habitude existait chez les Francs, dans les cimetières desquels on a souvent découvert des monnaies, soit nationales, soit byzantines.

Certaines pièces antiques nous sont parvenues montées en bijoux, soit isolées, boucles, pendentifs, soit réunies les unes aux autres et formant des bracelets ou des colliers. « C'est à l'imitation des anciens que nos joailliers se sont mis à monter en bijoux des médailles antiques. Comme les femmes orientales de nos jours, celles de la Grèce ou de Rome aimaient à trouver dans les monnaies des éléments pour leur parure. On possède un grand nombre de bijoux antiques de tout genre, principalement des colliers et des bracelets, où les pièces d'or entrent pour une large part. Rien de plus fréquent que de rencontrer des *aurei* romains de la période impériale munis d'une bélière ou bien montés dans des encadrements ciselés et découpés, souvent d'une extrême élégance, qui les transformaient en pendants de colliers. Les plus pauvres se paraient même de monnaies d'argent¹. »

1. Lenormant.



IV

Histoire de l'Art.

Considérée dans ses rapports avec l'art, la monnaie se présente à nous sous un double point de vue : document archéologique et œuvre d'art en soi.

Pour le savant qui cherche à reconstituer les monuments du passé, — je parle ici des monuments artistiques, — elle constitue un document iconographique de premier ordre, car elle fournit des reproductions sans nombre d'œuvres de toute sorte. C'est d'abord une quantité considérable de temples, parmi lesquels certains nous fussent autrement restés inconnus, tel, par exemple, le célèbre sanctuaire d'Aphrodite à Paphos. « Les monnaies seules, dit M. Babelon, nous donnent une idée de sa disposition compliquée, avec son pylône, son parvis, son vaste péribole entouré d'un portique et, au fond du sanctuaire, le bétyle, image de la déesse, autour duquel voltigent les colombes



BRONZE ROMAIN REPRODUISANT LE TEMPLE DE PAPHOS.

sacrées. » Puis ce sont les théâtres, le Circus Maximus, les arcs de triomphe, entre autres celui de Septime-Sévère et celui du Forum de Trajan, l'Acropole d'Athènes avec l'Athèna Promachos, diverses représentations du Capitole, la colonne de Duilius, les ports de Sidé, d'Ostie, les phares de Corinthe, de Messinè, d'Alexandrie, et une foule d'autres monuments de toute sorte.

« Après de la ville de Tarse, en Cilicie, il existait un monument de forme singulière, au sujet duquel



GRAND BRONZE DE TRAJAN AVEC UNE VUE DU CIRCUS-MAXIMUS.

circulaient toutes sortes de légendes et que les auteurs romains appelaient le tombeau de Sardana-pale. Au dire de Strabon, on y voyait la statue de ce roi d'Assyrie, « les doigts de la main disposés comme s'il eût voulu les faire craquer », et, sur le socle, on lisait, en écriture assyrienne, le nom de Sardanapale avec cette réflexion mélancolique : « J'ai laissé mes riches trésors; il ne me reste que l'avantage d'avoir joui à l'excès de tous les plaisirs ». Il serait impossible de savoir ce qu'était ce singulier édifice sans les monnaies de Tarse, qui permettent de constater qu'il s'agit en réalité d'un autel de Zeus Dolichenus. » (Babelon.)

Puis c'est la remarquable série des effigies, tous

ces portraits de rois, d'empereurs, qui ont si souvent permis d'identifier les statues et les bustes de nos musées. Et enfin ce sont les nombreuses reproductions d'œuvres de sculpture. Nous avons vu que la ville d'Élis adopte comme type pour ses monnaies la tête du Zeus Olympien de Phidias; de même, Athènes reproduit sur les siennes la tête de la célèbre Athèna Parthénos du grand artiste, et, sur certaines d'entre elles, le groupe de Myron, Athèna et Marsyas. On sait que l'auteur du Discobole était



TÉTRADRACHME D'ATHÈNES DE LA DEUXIÈME SÉRIE.

également un animalier remarquable; une de ses célèbres vaches est reproduite sur une monnaie d'Auguste. Je citerai encore comme figurant sur les monnaies : l'Éros de Praxitèle, l'Aphrodite de Scopas, l'Hercule Farnèse, divers Zeus, des Hermès, entre autres celui de Praxitèle, le taureau Farnèse du Musée de Naples, et jusqu'à ces statues primitives qu'on nomme *xoana*, comme, par exemple, l'Apollon Amycléen ou la Diane d'Éphèse.

Un exemple suffira à donner une idée de l'importance archéologique de ces reproductions.

Qui ne connaît la fameuse Victoire de Samothrace, une des merveilles de notre Louvre? Découverte en 1863, cette statue fut apportée à Paris en plus de

cent morceaux qu'il a fallu recomposer. Or, sur quoi s'est-on basé pour rassembler ces débris? Sur une monnaie d'argent de Démétrius Poliorcète qui nous montre la statue telle qu'elle devait être; seules les ailes ont un mouvement différent, nécessité par l'arrondi de la pièce. De cette manière on a pu également assigner une date certaine à cet admirable morceau, érigé par Démétrius en souvenir de sa victoire navale sur Ptolémée, en 306 avant notre



GRAND BRONZE D'HADRIEN REPRODUISANT LE TEMPLE D'ÉPHÈSE.

ère. Les monnaies nous montrent la Victoire debout sur la proue d'une galère et sonnante de la trompette.

*
**

Pour l'artiste, les monnaies l'intéressent comme toute œuvre d'art : bien entendu, il n'est ici question de belles pièces, mais il y en a tant!

Malheureusement les artistes sont souvent les derniers à s'en douter, et cela tout simplement parce qu'ils sont convaincus, — on ne sait d'ailleurs pourquoi, — que la monnaie appartient aux seuls savants, aux « numismates », et qu'il faut avoir fait je ne sais combien d'études spéciales pour y comprendre quelque chose.

Ce préjugé est cause que des œuvres souvent de premier ordre sont presque totalement ignorées de ceux-là même qu'elles intéresseraient le plus. Pourtant, à un moment où l'on cherche à rendre quelque beauté aux choses usuelles, les productions de l'art monétaire devraient, au contraire, se placer parmi les plus significatives. Œuvres d'art par cette merveilleuse intuition des rapports, elles sont en effet, décorativement parlant, des exemples typiques d'adaptation; j'entends par ce mot tout le parti qu'un artiste peut tirer d'une matière et d'une forme en vue d'une destination définie.

Qu'on regarde les belles pièces antiques et l'on sera sûrement frappé par ce sens vraiment admirable des proportions, de la mesure, tant dans la distribution des masses et des reliefs que dans le rapport entre ces derniers et l'épaisseur du métal lui-même. Il y a là un ordre, un équilibre, la plupart du temps remarquables. De plus, l'artiste antique semble ne jamais perdre de vue que la monnaie est faite pour être continuellement dans les mains, dans les doigts; aussi la veut-il non seulement belle aux yeux, mais encore agréable au toucher, et il y réussit à merveille.

Je n'entreprendrai pas ici de décrire ni même d'énumérer toutes les belles œuvres qu'a produites l'art monétaire; je me bornerai simplement à en donner un aperçu succinct, en indiquant, suivant les époques et les différentes phases de l'évolution artistique, quelques-unes des pièces les plus marquantes.

Dans l'époque archaïque, ce sont les puissantes monnaies des Derroniens et des Orresciens, le remarquable lion dévorant un taureau des pièces

d'Acanthe qu'on dirait assyriennes, le griffon de celles d'Abdère, le taureau de Sybaris, le Neptune au trident de Posidonia, l'homme marchant de Caulonia, et combien d'autres encore, tant en Sicile qu'en Asie Mineure ou dans les îles de la mer Egée; il faudrait des pages pour tout citer. Et ces pièces d'Athènes, ces fameuses « Chouettes » qui portent sur le droit le profil d'Athèna, — dont l'œil vu de face scandalise certains critiques, — et sur le revers ce magnifique oiseau stylisé aux yeux tout ronds, à la tête tantôt droite, tantôt penchée, si noble à la fois et si drôle! Ce revers, d'un étonnant effet décoratif, a cette saveur particulière que donne le sel attique.

Mais les temps ont changé, on recherche maintenant davantage le « fini », c'est l'époque de ce qu'il est convenu d'appeler le grand art.

Et, par le fait, toute classification conventionnelle à part, c'est une époque merveilleuse que celle qui s'ouvre sur le iv^e siècle avant notre ère.

C'est l'époque des grands graveurs, dont la monnaie nous conserve les noms : Cimon, Evénète, Héracléidas, Choiriôn et Théodote. De tous les côtés du monde grec, c'est une éclosion sans pareille de belles pièces, car il règne entre les cités la plus noble émulation : c'est à qui aura le plus beau numéraire, c'est à qui accaparera les plus grands artistes.

Aussi quels résultats ! Voyez dans la Grande Grèce, à Thurium, la tête de Pallas casquée, avec, au revers, ce superbe taureau frappant la terre de sa corne; à Tarente, ce charmant Taras sur son dauphin; les pièces de Térina, Crotone, Rhegium...

En Sicile la série est non moins remarquable, mais c'est surtout à Catane et à Syracuse qu'il faut s'arrêter. Comment, en effet, passer sous silence

l'Apollon de Choirion et surtout celui d'Héracléidas, cette tête si expressive et qui sort si complètement des données conventionnelles de l'époque, qu'on la dirait moderne? Rien là du type idéalisé suivant des procédés d'école; cet Apollon évoque plutôt quelque belle Catanaise, amie de l'artiste et dont il a immortalisé les traits. Et maintenant voici les fameux décadrachmes de Syracuse signés de Cimon et d'Evenète. Quel que soit celui qu'on préfère de ces deux artistes, — pour ma part j'avoue mes préférences pour Cimon, plus grave, plus expressif, si moins prestigieux technicien, — il n'en reste pas moins que ces décadrachmes sont des pièces de premier ordre. Et quelle allure vous ont ces chevaux lancés en pleine course!

En Grèce, ce seront les monnaies d'Élis, de Locres, de Larissa, de Corinthe; puis, en suivant, celles de Philippe II et d'Alexandre le Grand, celles d'Acanthe et celles d'Amphipolis à la belle tête laurée d'Apollon. Puis encore les monnaies d'Abdère, de Maronée, d'Aenos, de Panticapée... et enfin les belles pièces de Cyzique, Lampsaque, Methymna, Soli, puis celles de Samos, de Rhodes, de Chios, de Crète et de Carthage, pour ne nommer que celles-là. J'ai gardé pour la fin l'admirable tête d'Apollon que Théodote a gravée sur les tétradrachmes de Clazomène. Plus on la regarde et plus on se demande si ce n'est pas là ce que l'art grec a produit de plus beau en matière de médaille.

Bien que très inférieure à la monnaie grecque, la monnaie romaine n'en comporte pas moins quelques très beaux morceaux, particulièrement dans les médaillons. Avec Byzance c'est le règne du géométrique, de la grande synthèse; mais bientôt l'art monétaire sera de plus en plus négligé et il faudra

attendre le ^{xiii}^e siècle pour le voir renaître. L'impulsion viendra d'Italie. En 1203 Venise débute avec le « sequin », puis c'est Florence qui, en 1252, frappe le fameux « florin », si souvent imité par la suite. Et alors commence la série des monnaies françaises, qui pendant deux siècles compteront parmi les plus belles. Ce sont tout d'abord le royal d'or et le gros tournois d'argent, créés par saint Louis; puis l'*agnel* figurant l'agneau pascal, le *florin-Georges* représentant saint Georges terrassant le dragon, le *royal* du



SEQUIN DE VENISE.

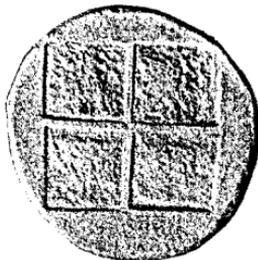
FLORIN D'OR DE FLORENCE, DU
XIV^e SIÈCLE.

roi Jean, le beau *franc à cheval*, le *franc à pied*, l'*angelot*, le royal de Charles VII, l'écu d'or de Louis XI.

A partir du règne de Louis XII, le sujet, sur le droit, est remplacé par l'effigie royale, et, jusqu'à la fin du règne de Louis XVI, la suite des monnaies françaises est sinon toujours belle, du moins toujours intéressante. Mais avec la Révolution commence un mouvement décroissant de l'art du médailleur, et cela ira de mal en pis, tant en France que dans les autres pays de l'Europe.

Enfin, depuis une quinzaine d'années, on se préoccupe de nouveau de rendre à la monnaie un peu de sa beauté passée. C'est en 1897 qu'on a frappé la première « Semeuse » de Roty, suivie bientôt de la pièce d'or de Chaplain et des sous de Daniel Dupuis.

QUELQUES-UNES DES PLUS BELLES ŒUVRES
DE L'ART MONÉTAIRE



Monnaie des Orresciens.



Monnaie archaïque d'Acanthe.



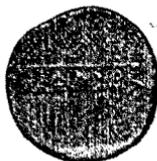
Monnaie archaïque d'Abdère.



Monnaie de Gaulonia.



Monnaie de Cypre.



Monnaie de Chios.



Tétradrachme de Thurium.



Monnaie de Tarente.



Sicile. Tétradrachme de Selinonte.



Sicile. Monnaie d'Himéra.



Tétradrachme d'Héracléidas.



Décadrachme de Cimon.



Décadrachme d'Évainète.



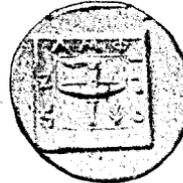
Tétradrachme de Locres.



Tétradrachme de Larissa.



Monnaie de Delphes.



Monnaie d'Amphipolis.



Tétradrachme de Maronée.



Chersonèse Taurique, Monnaie d'or de Panticapée.



Monnaie de Samos.



Monnaie de Rhodes.



Monnaie d'or de Carthage.



Tétradrachme de Théodote.



Rome. Aureus d'Auguste. — La vache de Myron.



France. Franc à cheval.

Monnaie de François I^{er}.

Monnaie de la Ligue à l'effigie du Cardinal de Lorraine.



Henri II. Teston au croissant. Argent.



Henri III. 1/2 franc. Argent.



Louis XIV. Louis d'or.



Louis XV. Le Louis aux 8 L. Or.



TROISIÈME PARTIE

La Médaille.

1

La Médaille.

Le mot médaille peut s'entendre de deux manières. Appliqué à l'antiquité, il est synonyme de monnaie et sert généralement à désigner la monnaie antique.

.....
Et la médaille austère
Que trouve un labourcur
Sous terre
Révèle un empereur.

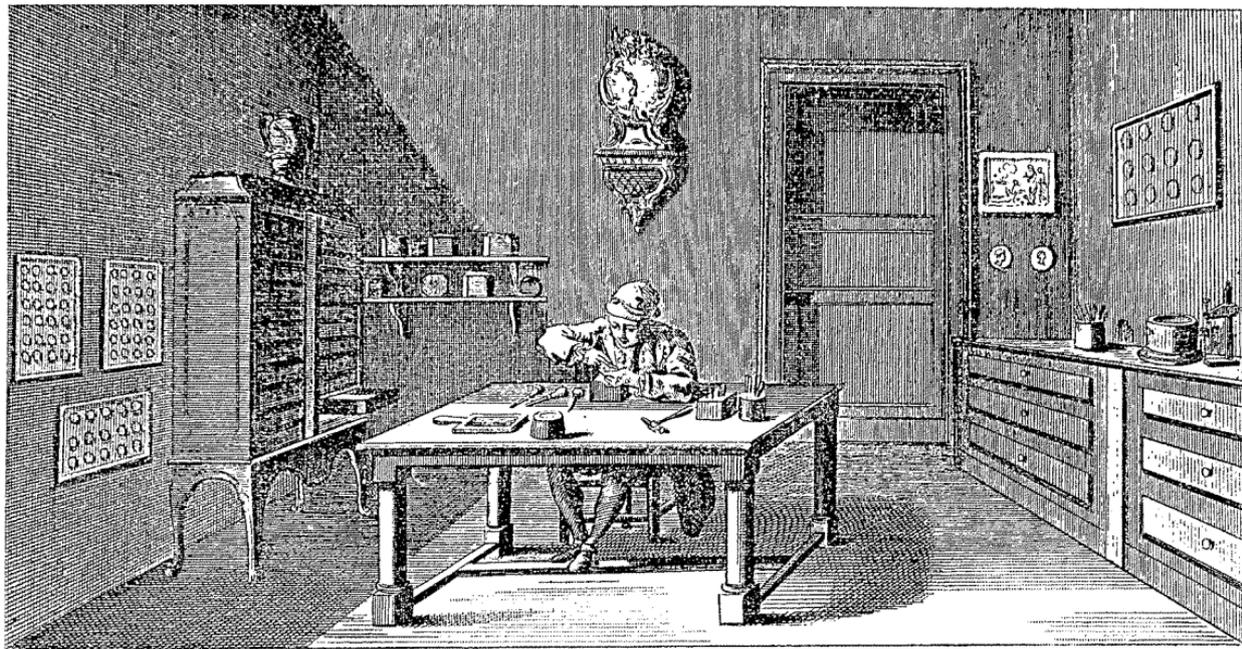
(TH. GAUTIER.)

De nos jours, par contre, on nomme médailles des pièces d'or, d'argent ou de bronze, obtenues par des procédés monétaires, mais indépendantes des espèces en circulation et n'ayant qu'un caractère commémoratif. Nos médailles n'ont pas cours, alors que les médailles antiques, même les plus grandes, sont toujours des monnaies : car les anciens n'ont jamais fait cette distinction, qui ne date que de la Renaissance.

Aussi, en présence de ces deux acceptions contradictoires et qui n'eussent pas manqué d'embrouiller

le lecteur, avons-nous préféré jusqu'ici conserver aux pièces antiques leur nom de monnaies. Il est cependant tout à fait justifié de les appeler médailles : car, ainsi que le fait très justement remarquer M. Babelon, « si elles remplissent en tous points le rôle de nos espèces circulantes, en même temps, leurs types, des plus variés, sont souvent inspirés, comme ceux de nos médailles, par un événement dont elles ont pour but de consacrer le souvenir. Voilà pour quelles raisons, quand il s'agit de l'antiquité, il est indifférent et également juste d'employer le mot *médaille* (pièce commémorative) ou le mot *monnaie* (espèce circulante) : les deux caractères se trouvent confondus sans qu'on les puisse disjoindre ».

Les monnaies antiques qui se rapprochent le plus de nos médailles sont ces grosses pièces, dites *médailleurs*, qu'on a frappées sous l'empire romain et dans certaines circonstances particulières. Ces médailleurs, tout en gardant un poids monétaire exact, ce qui les fait rentrer dans la catégorie des monnaies, n'ont été évidemment frappés que pour un usage spécial, soit pour être donnés en cadeau aux militaires, soit pour être distribués dans les fêtes populaires. C'étaient souvent des sortes de décorations, des insignes de la faveur impériale, qui devaient se porter au cou, car il en est qui sont munis d'une bélière. D'autres fois ils étaient destinés à commémorer un événement, une solennité ou un triomphe dont on voulait perpétuer le souvenir. En un mot, ils avaient bien le caractère de nos médailles commémoratives ; et cela est plus particulièrement sensible dans les médailleurs de bronze qui, contrairement à la monnaie émise sous l'autorité du Sénat, ne portent



UN GRAVEUR EN MÉDAILLES A SA TABLE DE TRAVAIL.
(Gravure de l'Encyclopédie du XVIII^e siècle.)

pas la marque du sénatus-consulte, SC, afin de ne pas être confondus avec la monnaie proprement dite.

Il existe une sorte de médaillons de cuivre qui portent des deux côtés un cercle tracé en creux, et auxquels on a donné le nom de *contorniates*. Ces médaillons sont coulés et n'ont vraisemblablement rien de commun avec la monnaie. Ils représentent des effigies impériales ou des portraits d'auteurs célèbres — Homère, Virgile, Horace — et d'autres



MÉDAILLON CONTORNIATE. PORTRAIT D'HORACE.

divers personnages; ou encore des sujets mythologiques, des têtes de divinités ou de rois étrangers et en particulier Alexandre le Grand. Ces contorniates ont probablement été des jetons ou, selon l'opinion de M. Lenormant, des talismans, des porte-bonheur, dont on se servait dans les courses ou toute autre circonstance, en un mot des fétiches dus à la fabrication privée et n'ayant aucun caractère officiel.

De même les premiers chrétiens fabriquaient des médailles de dévotion qui se portaient au cou, comme cela a lieu de nos jours encore : elles représentent le Pasteur divin, le Sacrifice d'Abraham, l'Adoration des Mages, etc.



MÉDAILLON DU TRÉSOR DE TARSE A L'EFFIGIE D'ALEXANDRE LE GRAND.

La médaille telle que nous l'entendons aujourd'hui, — portrait ou pièce commémorative, — date, comme je l'ai dit plus haut, de la Renaissance.



MÉDAILLE DE CONSTANTIN LE GRAND (FACE).

Les plus anciennes médailles que nous connaissons sont celles que décrit l'inventaire du duc de Berry, frère de Charles V, et dont quelques-unes nous sont parvenues. Ces médailles ont été fabriquées en Italie, vers la fin du *xiv^e* siècle; une d'entre elles représente l'empereur Constantin, une autre Héraclius. Mais ce ne sont là que des figures conven-

tionnelles : le véritable créateur de la médaille-portrait, c'est Vittorio Pisano, plus connu sous le nom de Pisanello, un des plus grands artistes de



MÉDAILLE D'HERACLIUS (FACE).

la Renaissance (1380-1456). Il était peintre, mais malheureusement ses tableaux ont disparu ; cependant le Louvre conserve de lui de très beaux dessins. Sa première médaille date de 1439. C'est le portrait de l'empereur Jean VII Paléologue, venu en Italie pour

assister aux conciles œcuméniques de Ferrare et de Florence. On connaît de Pisanello 24 médailles



PISANELLO : MÉDAILLE DE LIONEL D'ESTE.

signées, toutes remarquables; on lui en attribue douze autres qui ne portent pas de signature, mais



BENVENUTO CELLINI : MÉDAILLE DE CLÉMENT VII.

qui pourraient bien être de lui. Ces médailles sont pour la plupart des portraits définitifs, d'une vie

intense. Je citerai au hasard ceux de Lionel d'Este, d'Alphonse d'Aragon, de Malatesta, le superbe profil



LEONE LEONI : MÉDAILLE D'ANDRÉ DORIA.

d'Alberti, Cécile de Gonzague, Inigo d'Avalos, François Sforza, etc.

Après Pisanello vient une pléiade d'artistes italiens de premier ordre : Matteo de' Pasti, auteur de la belle médaille d'Isotta de Rimini ; Guazzalotti ; Laurana, à qui on doit les médailles de Louis XI et du roi René, et Pietro da Milano, auteur de portraits de ce même roi et de Jeanne de Laval, sa femme.



PASTORINO : MÉDAILLE DU CARDINAL HIPPOLYTE D'ESTE.

Et c'est Boldù, Ilario dit l'Antico, Marescotti, Niccolo Spinelli, dit Fiorentino, dont on connaît un magnifique portrait de Laurent de Médicis et qui semble être l'auteur des portraits de Charles VIII et des seigneurs qui l'accompagnèrent en Italie ; Sperandio, artiste puissant, dont nous connaissons

série très intéressante de portraits féminins, et enfin Primavera, qui n'a pour ainsi dire travaillé qu'en France et dont nous possédons de belles médailles,



PISANELLO : MÉDAILLE DE L'EMPEREUR JEAN PALÉOLOGUE (REVERS).

entre autres les portraits de Ronsard, de Desportes et de quelques autres de nos poètes.

Les plus marquants parmi les médailleurs allemands de la Renaissance sont Henri Reitz, auteur d'un beau portrait de Charles-Quint; Hagenauer, Betzgold, Rheinardt et Valentin Maler.



NICCOLÒ FIORENTINO : MÉDAILLE D'ALPHONSE D'ESTE, 1472 (FACE).



SPERANDIO : MÉDAILLE DE CARLO QUIRINI (1472).

En France, la médaille commence avec la magnifique pièce d'or frappée en 1451 et commémorant l'expulsion des Anglais. Puis viennent : la médaille, aux effigies de Louis XII et d'Anne de Bretagne,



PISANELLO : MÉDAILLE DE LOUIS DE GONZAGUE (REVERS).

exécutée en 1494 par Louis le Père, orfèvre lyonnais; celle, très remarquable, de Philibert le Beau et de sa femme Marguerite d'Autriche, œuvre de Jean Marende, de Bourg-en-Bresse; et enfin le

beau portrait de Louis XII par Michel Colombe.

Le plus grand médailleur français du xvi^e siècle, c'est, sans contredit, Germain Pilon, auteur, selon toute vraisemblance, de la magnifique série dite des



PISANELLO : MÉDAILLE DE CÉCILE DE GONZAGUE, 1447 (REVERS).

Valois et représentant Henri II., Catherine de Médicis, Charles IX, Élisabeth d'Autriche et Henri III.

Sous les règnes de Henri IV et de Louis XIII, la médaille brille en France d'un éclat tout particulier avec Guillaume Dupré, né à Sissonne près de Laon (1576-1643). Dupré est le plus célèbre médailleur français. On lui doit les portraits de Henri IV et Marie de Médicis, de Henri IV et Gabrielle, de

Marie de Médicis, de Lesdiguières, Brulard de Sillery,



MÉDAILLE DE LOUIS XII, PAR MICHEL COLOMBE.



PORTRAIT DE CATHERINE DE MÉDICIS, PAR GERMAIN PILON.

Louis XIII et bien d'autres encore d'un grand style.

Puis viennent Jean et Jacques Richier, dont on connaît de très belles médailles; Jean Warin, auteur



MÉDAILLE COMMÉMORATIVE DE L'EXPULSION DES ANGLAIS.

des portraits d'Anne d'Autriche, de Louis XIV enfant et du maréchal de Villeroy; la famille des Roettiers; Duvivier, à qui l'on doit la médaille

représentant Louis XVI et Marie-Antoinette; Bertrand Andrieu, auteur d'un portrait de Napoléon I^{er}; et enfin David d'Angers, qui nous a laissé une série de médaillons souvent remarquables, et A. Bovy, dont on pos-



JEAN WARIN.
PORTRAIT D'ANNE D'AUTRICHE.



JEAN WARIN.
LOUIS XIV ENFANT.



DUVIVIER : LOUIS XVI ET MARIE-ANTOINETTE.

sède un très intéressant portrait de l'impératrice Eugénie.



LOUIS II. PÈRE : LOUIS VII ET ANNE DE BRETAGNE.

Parmi les médailleurs contemporains, je citerai



GUILLAUME DUPRÉ : HENRI IV ET MARIE DE MÉDICIS.

Chapu, Ponscarme, Vernon, et enfin les quatre aux-

quels nous devons notre nouvelle monnaie : Chaplain,



A. BOVY : L'IMPÉRATRICE EUGÉNIE.

qui a gravé nos pièces d'or et dont je mentionnerai également le beau talari de Ménélik; O. Roty, bel artiste à qui nous devons les « Semeuses » et quelques médailles et plaquettes très expressives; Daniel Dupuis, artiste intéressant, auteur de notre monnaie de



CHAPLAIN : MÉDAILLE COMMÉMORATIVE DE L'EXPOSITION DE 1867.

cuivre; et enfin Patey, à qui nous devons nos pièces de nickel.

*
* *

Le revers des médailles est généralement occupé par une allusion à l'événement dont on veut perpétuer le souvenir : c'est ou une allégorie, ou la représentation de l'événement même, ou encore une figuration quelconque y ayant trait, une scène, un monument, etc. Je n'ai pas à insister sur l'importance historique de ces pièces commémoratives ni sur le nombre de documents de premier ordre que toute cette iconographie apporte à l'archéologie.



ROTY : PLAQUETTE COMMÉMORATIVE DE LA MORT
DU PRÉSIDENT CARNOT.

Cependant la médaille n'est pas toujours une pièce historique; souvent elle n'a d'autre caractère que celui d'un simple portrait.

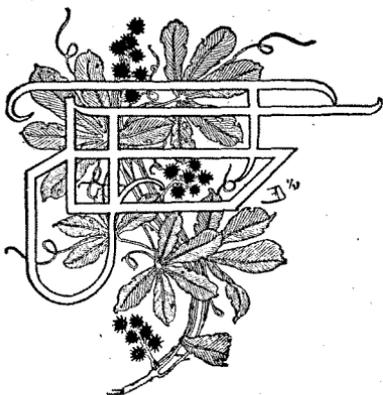
De nos jours, on remplace quelquefois la médaille par des plaquettes rectangulaires qui s'obtiennent par les mêmes procédés techniques : ce genre est très à la mode et on en a même quelque peu abusé.

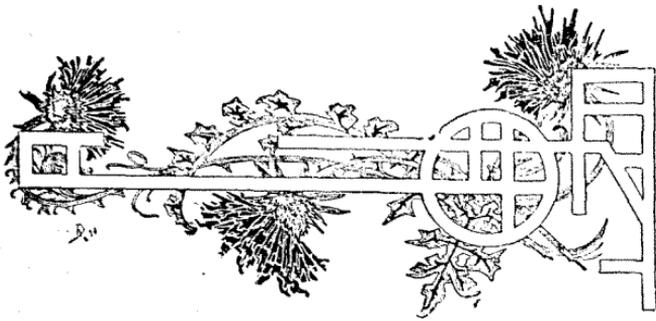
La médaille a encore diverses autres utilisations.

On a frappé et on continue de frapper des médailles destinées à conserver le souvenir d'une campagne, d'une expédition, et qui se donnent à titre de décorations aux militaires qui y ont participé : médailles de Crimée, d'Italie, de Chine, du Tonkin, de Madagascar... Une autre distinction honorifique est la *médaille militaire*, instituée en 1852 et qui a pour but de récompenser les actes de bravoure ou les services rendus à l'armée.

Après la Révolution de 1830, on a créé une médaille pour perpétuer le souvenir des trois journées de Juillet et récompenser les citoyens qui s'y étaient distingués. Enfin la médaille de sauvetage sert à honorer les actes de courage et de dévouement.

La médaille est encore un prix : médailles des Expositions universelles, des salons de peinture ou de divers autres concours, comices agricoles, etc.





II

Le Jeton.

Il me reste à parler de ces petits morceaux de métal auxquels on donne le nom de jetons et qui, bien que dépourvus de tout caractère monétaire, se rattachent par leurs procédés de fabrication aux monnaies et médailles.

Le jeton a été surtout un instrument de calcul.

Les hommes ont d'abord compté sur leurs doigts, puis se sont servis de menus objets de toute sorte : les Romains employaient plus particulièrement des petits cailloux, *calculi*, les Grecs des coquillages. On a également utilisé les cailloux pour voter; ceux qui servaient à cet usage étaient de deux couleurs : blancs pour les acquittements, noirs pour les condamnations. Par la suite, ces cailloux et ces coquillages ont été remplacés par des jetons de métal.

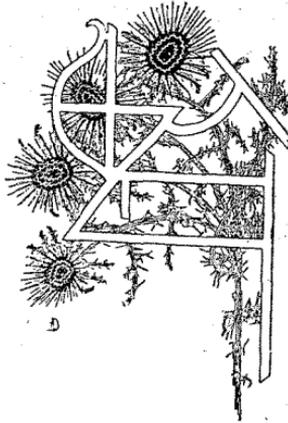
C'est dans la catégorie des jetons qu'il convient de ranger ces pièces anciennes en cuivre, qu'on nomme *tessères* et qui servaient d'entrée aux spectacles. Ces pièces portent d'un côté une effigie ou un sujet

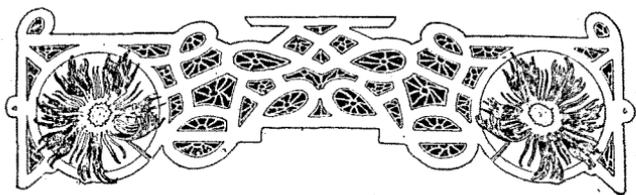
quelconque et de l'autre un chiffre, probablement le numéro de la place. Les tessères ont encore servi pour des usages divers, jetons de jeu ou jetons de présence. Les prytanes et les juges recevaient, en pénétrant au Sénat ou au tribunal, un jeton au moyen duquel ils percevaient leurs honoraires à l'issue de la séance. De même, dans les jeux olympiques, on se servait de jetons pour répartir les lutteurs : ces jetons portaient des lettres, on les tirait au sort, et ceux qui avaient tiré la même lettre devaient lutter ensemble.

Le calcul au moyen de jetons a été très en honneur au moyen âge et cette manière de compter a persisté bien longtemps après l'introduction des chiffres arabes. Sous Louis XIV on s'en servait encore et l'on considérait comme une grande qualité le fait de bien savoir manier les jetons. C'est au XIII^e siècle qu'on a commencé à frapper en France des jetons portant un type analogue à la monnaie et munis d'une légende. C'est ce qui a fait naître le dicton : « faux comme un jeton » : car, bien qu'on prit la précaution d'y apposer des inscriptions spécifiant que ces morceaux de métal n'étaient pas une monnaie — comme par exemple, « je ne suis pas d'argent » ou encore « comptes loiaument », pour bien montrer que c'étaient là des instruments de calcul — on n'arrivait pas à empêcher les fraudes.

Les corporations se servaient des jetons comme de pièces d'identité corporative : chacune avait le sien. Les jetons étaient encore utilisés comme des sortes de bons remboursables soit en espèces, soit en vivres, pain, viande, etc. ; enfin ils servaient au jeu. Aujourd'hui encore on emploie des jetons de présence qui s'échangent ensuite contre de l'argent.

Au point de vue archéologique le jeton est très intéressant, car il fournit des documents sans nombre, monuments, villes, costumes, devises, etc. En plus de cela on a fabriqué, principalement en France, des jetons qui sont, esthétiquement parlant, de très belles choses. La Bibliothèque Nationale en possède une magnifique collection.





Conclusion.

Que déjà dans l'antiquité les belles productions de l'art monétaire aient été recherchées par les amateurs, cela n'aurait rien d'étonnant et il y a même tout lieu de le supposer. Nos données sont plus précises en ce qui concerne le moyen âge, car dès le xiv^e siècle — et cela grâce surtout au mouvement humaniste qui ramène l'attention sur l'antiquité — nous voyons apparaître des collections de médailles. Pétrarque, l'un des grands promoteurs de ce mouvement, en avait formé une et « c'est à lui qu'on doit faire remonter les premières études critiques sur la numismatique de l'Antiquité ». (Babelon.) Depuis ce moment les collections deviennent de plus en plus nombreuses, et déjà au xvi^e siècle il n'est plus de prince, de pape ou de grand seigneur qui n'ait son médaillier et ne s'en montre fier. « Hubert Goltz (Goltzius), entreprenant, vers 1557, de publier les ouvrages numismatiques qui ont rendu son nom célèbre, visite en Hollande 200 cabinets de médailles, 175 en Allemagne, plus de 380 en Italie et plus de 200 en France, dont 28 à Paris. Il signale le Cabinet du roi Henri II comme l'un des plus importants qui existent¹. » Naturellement plus on possédait de pièces, plus il devenait nécessaire de les étudier et d'en chercher le classement méthodique. Après les tra-

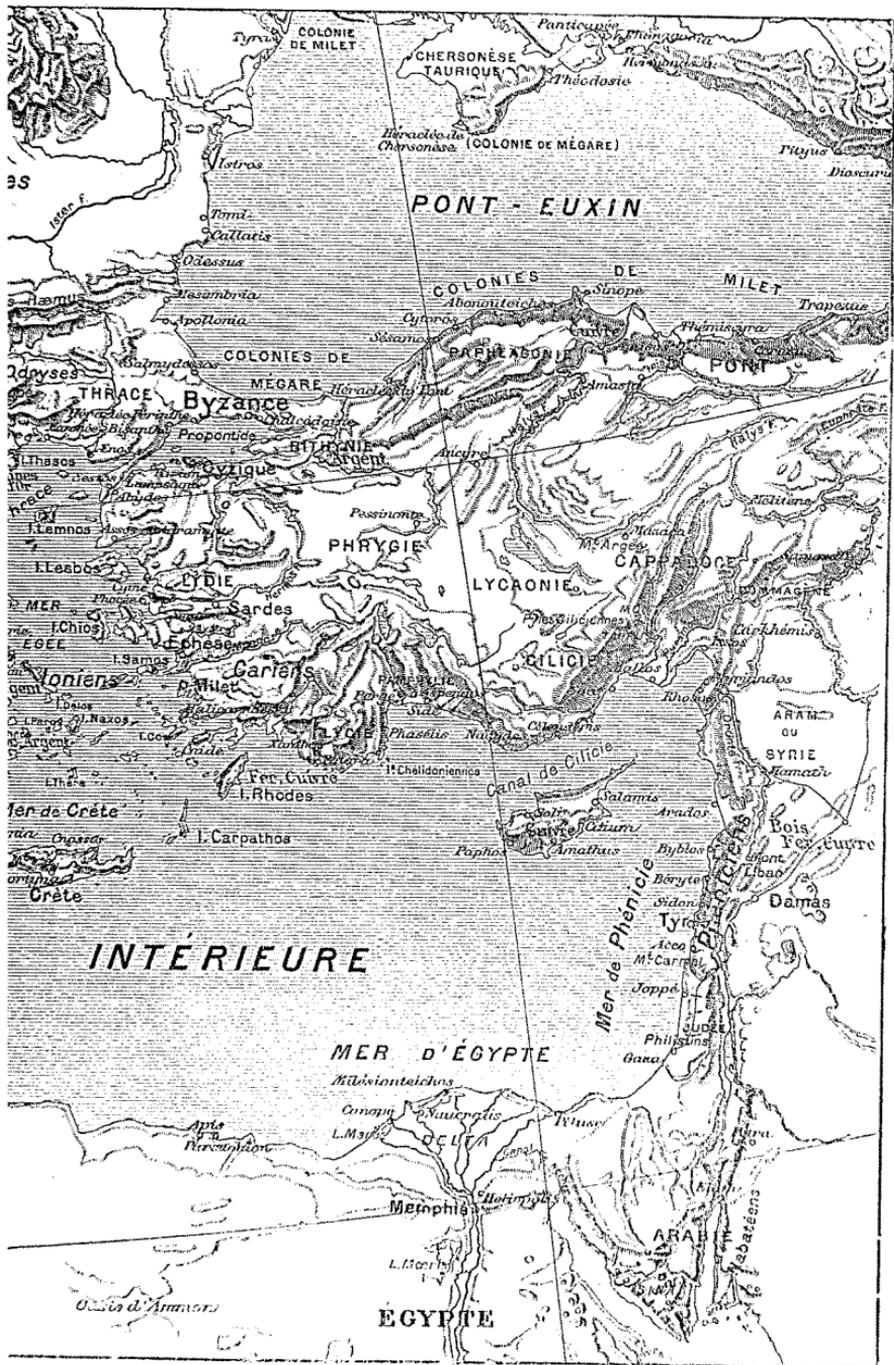
1. Babelon.

vaux de Goltzius et d'Orsini, ce sont, au XVIII^e siècle, ceux de Pellerin, et enfin le premier traité général des monnaies antiques, la « *Doctrina numorum veterum* d'Eckhel (1737-1798), ouvrage de tout premier ordre et qui fait de son auteur le véritable père de la numismatique. Depuis lors, les travaux se multiplient, et, à l'heure qu'il est, il en existe un nombre considérable. Je mentionnerai tout particulièrement deux ouvrages dans lesquels j'ai largement puisé : *La monnaie dans l'antiquité* de Fr. Lenormant (1837-1883), remarquable étude synthétique que la mort de l'auteur a laissée malheureusement inachevée, et le *Traité des monnaies grecques et romaines*¹ de M. E. Babelon, le très distingué conservateur de notre Cabinet des Médailles, qui à une grande érudition joint le rare talent de prêter du charme aux choses les plus arides.

Voici en quels termes l'éminent numismate définit la science des monnaies et médailles :

« Dans son acception la plus large, elle (la Numismatique) embrasse l'étude des monnaies sous tous les aspects et dans tout ce qui s'y rattache; elle considère ces monuments, soit en eux-mêmes, soit dans les documents écrits qui les concernent, sous le rapport économique, législatif, métrologique, artistique, aussi bien qu'aux multiples points de vue des sciences historiques : mythologie, iconographie, épigraphie, géographie, chronologie, etc. Elle n'est pas seulement une des bases fondamentales de l'archéologie : c'est aussi l'une des sources les plus fécondes des annales de l'évolution économique des sociétés civilisées. »

1. En cours de publication.



SÈCLE AVANT J.-C.

à la présente époque).

Le champ de la Numismatique comporte deux grandes divisions : 1^o la numismatique de l'antiquité, qui s'étend jusqu'à la chute de l'empire romain, c'est-à-dire jusque vers la fin du v^e siècle de notre ère ; 2^o la numismatique du moyen âge et des temps modernes. Les monnaies antiques se partagent elles-mêmes en monnaies grecques et monnaies romaines. « Dans les monnaies grecques on englobe généralement toutes les pièces qui ne sont pas de coin romain, et ce n'est pas sans quelques bonnes raisons, car, grâce aux colonies que les Grecs avaient, de bonne heure, disséminées sur toutes les côtes méditerranéennes, l'influence hellénique s'est fait sentir dans le monnayage du monde entier, aussi bien, par exemple, en Gaule, en Espagne, en Afrique, qu'aux bouches du Tanais, au pied du Caucase ou sur les rives de l'Indus. On appelle donc *grecque* toute la numismatique antique qui n'est pas *romaine*. » (Babelon.) La numismatique romaine comprend les monnaies de la république et les monnaies impériales. Enfin on fait commencer la numismatique du moyen âge avec les monnaies des états barbares issus du démembrement de l'empire romain.

Nous avons vu que déjà au xvi^e siècle la collection des rois de France, qu'on appelait alors le Cabinet du Roi, était la plus importante de toutes. Accrue par la suite, cette collection fut pillée pendant les guerres de religion, puis reconstituée grâce à Henri IV, et depuis elle n'a cessé de s'enrichir d'acquisitions nombreuses et de dons divers. Le Cabinet des Médailles, pour lui donner son nom actuel, possède à l'heure qu'il est plus de 66 000 monnaies grecques, 51 000 monnaies romaines et byzantines, et plus de 37 000 monnaies médiévales et modernes. La collec-

tion des jetons n'est pas moins remarquable : elle comprend près de 18 000 jetons français et étrangers. Et quant aux médailles proprement dites, leur chiffre dépasse 31 000. Plusieurs de ces diverses pièces sont ce qu'on appelle en langage technique « à fleur de coin », c'est-à-dire d'une conservation parfaite, ce qui est tout particulièrement intéressant pour les monnaies antiques qu'on retrouve après tant de siècles aussi fraîches que si elles venaient d'être frappées.

Je devais au lecteur avant de le quitter ces quelques mots sur la Numismatique, ses origines, son objet et le champ qu'elle embrasse. Quant à insister sur le bénéfice que chacun pourrait retirer d'une connaissance plus approfondie des monnaies et médailles, ai-je besoin de le faire ? On a pu voir au cours de ce petit aperçu quelle matière elles offrent aux investigations de toute sorte, quel que soit le point de vue auquel on se place. Aussi, comme le fait très justement observer M. Th. Reinach, « l'enseignement numismatique ne doit pas s'adresser exclusivement aux spécialistes ni à ceux qui veulent le devenir : il doit viser encore, surtout, les étudiants d'histoire, les artistes, les économistes et, d'une manière générale, toutes les personnes instruites, désireuses de pénétrer plus avant dans l'intimité des civilisations anciennes ».



OUVRAGES CONSULTÉS

- CHANTEPIE DE LA SAUSSAYE. *Manuel d'histoire des Religions.*
ECKHEL. *Doctrina numorum veterum.*
MIONNET. *Description des médailles antiques grecques et romaines.*
H. COHEN. *Description historique des monnaies frappées sous l'empire romain.*
MOMMSEN. *Histoire de la monnaie romaine.* Trad. Duc de Blacas.
B. V. HEAD. *Historia nummorum.*
F. LENORMANT. *La monnaie dans l'antiquité. Monnaies et Médailles.*
TH. REINACH. *L'Histoire par les monnaies.*
E. BABELON. *Monnaies de la république romaine. Traité des monnaies grecques et romaines.*
SABATIER. *Description des monnaies byzantines.*
ENGEL ET SERRURE. *Traité de numismatique du moyen-âge. Numismatique des temps modernes.*
F. MAZEROLLE. *La Monnaie. Les Médailleurs français.*
ALOIS HEISS. *Médailleurs de la Renaissance.*
ALFRED ARMAND. *Les médailleurs italiens du XV^e siècle.*
VON FABRICZY. *Médailles de la Renaissance italienne.*
FORRER. *Biographical dictionary of medaillists.*
NATALIS RONDOT. *Les médailleurs et graveurs de monnaies en France.*

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS	1
------------------------	---

PREMIÈRE PARTIE

La Monnaie.

I. — Origines de la Monnaie.	3
II. — Les métaux et leur extraction	16
III. — Formes et particularités	24
IV. — Systèmes monétaires et numériques	30
V. — Quelques Monnaies célèbres	38
VI. — Fabrication de la Monnaie	42

DEUXIÈME PARTIE

Ce que racontent les monnaies.

I. — Histoire religieuse.	54
II. — Histoire politique	71
III. — Histoire économique	89
IV. — Histoire de l'Art.	107

TROISIÈME PARTIE

La Médaille.

I. — La Médaille	123
II. — Le Jeton	145
CONCLUSION	148